

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

VIEILLE ET PRÉCIEUSE RELIQUE

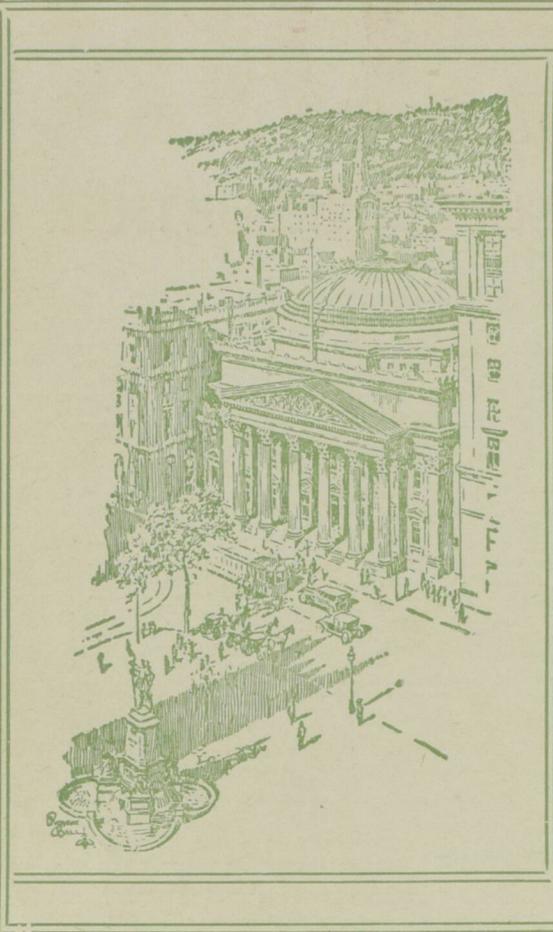


Le vieil écusson des rois de France que nous enlevait après la bataille des Plaines d'Abraham, le général Murray qui l'avait donné à sa ville natale de Hastings, Angleterre. Après l'avoir gardé pendant 166 ans, les autorités de cette ville anglaise en ont fait don à Québec. (Voir détails dans la présente livraison du Terroir).

Organe de
La Société des
Arts, Sciences et Lettres

QUEBEC
AOUT, 1925, Vol VI, No 3
25 sous l'exemplaire

LE TERROIR

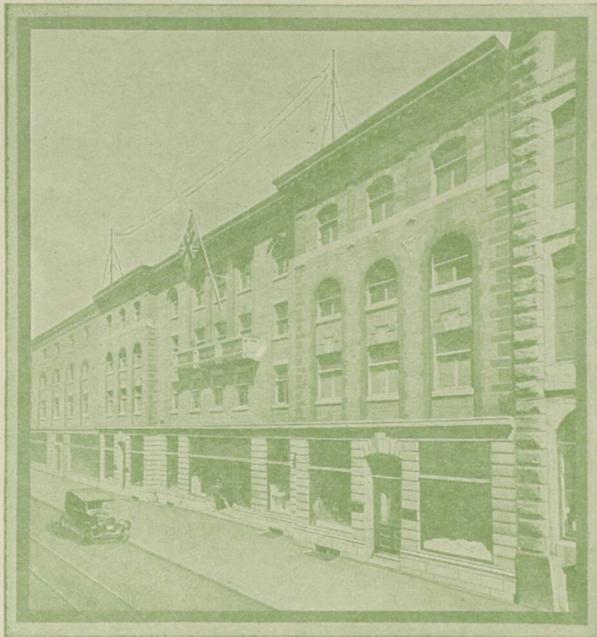


BANQUE DE MONTREAL

ETABLIE DEPUIS PLUS DE CENT ANS

DEPARTEMENT D'EPARGNE

La BANQUE DE MONTREAL a un département d'épargne dans chacune de ses succursales au Canada. Les clients y reçoivent l'intérêt sur tous leurs dépôts et aux taux les plus élevés. Des dépôts de \$1.00 en montant sont acceptés.



Vous êtes cordialement invités à venir visiter
notre exhibit

AU PALAIS DE L'INDUSTRIE

durant

L'EXPOSITION de QUÉBEC

du 5 au 12 septembre

NOUS EXPOSONS

les plus nouveaux appareils de **Plomberie,**
de Chauffage, d'Electricité, de Radio, etc.

Ainsi que

les pneus "DUNLOP"

et ACCESSOIRES D'AUTOMOBILES

Les commandes par la malle recevront une
prompte attention.

MECHANIC'S SUPPLY CIE LTEE

86-90 rue St-Paul, QUÉBEC, P. Q.

Vos yeux sont en sûreté si vous m'en confiez le soin, J. A. McCLURE, O.D., 109 St-Jean, Québec.

LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ARTS, SCIENCES ET LETTRES DE QUÉBEC

Vol. VI

QUEBEC, AOUT 1925

No 3

Adresse: **LE TERROIR, Enrg.,**

Case Postale 366, Québec

Bureau d'affaires: **130 SAINT-VALLIER, QUÉBEC**

Secrétaire de la rédaction:

DAMASE POTVIN,

9 Avenue DÉSY. QUÉBEC.

Gravures:

Victoria..... 65
 Quelques vues de l'Ouest canadien..... 67

Abonnement: \$2.00 par année

 *
 *
 *
SOMMAIRE
 *
 *

D'un mois à l'autre, par Damase Potvin.....	30
Au Parnasse Canadien.....	62
Je vous ai lu ce soir, Alice Lemieux.	
Le Moulin, Alice Lemieux.	
Dernière prière du laboureur, France Des-Roches.	
Septembre, Louis-Joseph Doucet.	
Le "brayage" du lin, Théop. Beaulieu.....	63
La ville des Fleurs, G.-E. Marquis.....	65
"Vent" de Robert Choquette, par Alfred Des-Roches.....	68
Diction et élocution, par Montcourtois de Vallières.	70
Un Poète de l'Île Maurice, par André Condequerque-Lambrecht.....	76
Type de la rue à Montevideo, par Rachele.....	77
Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous.....	78
Revue des lectures:	
L'Expiatrice.....	80
L'aventure d'un roman.....	81
L'ombre dans le miroir de Jean Charbonneau, par Aimé Plamondon.....	82
Notre frontispice.....	84

 *
 *
 *
NOTRE REVUE
 *
 *

La présente livraison du TERROIR est publiée peu après la dernière qui date d'une quinzaine de jours; et pourtant elle est strictement en son temps.

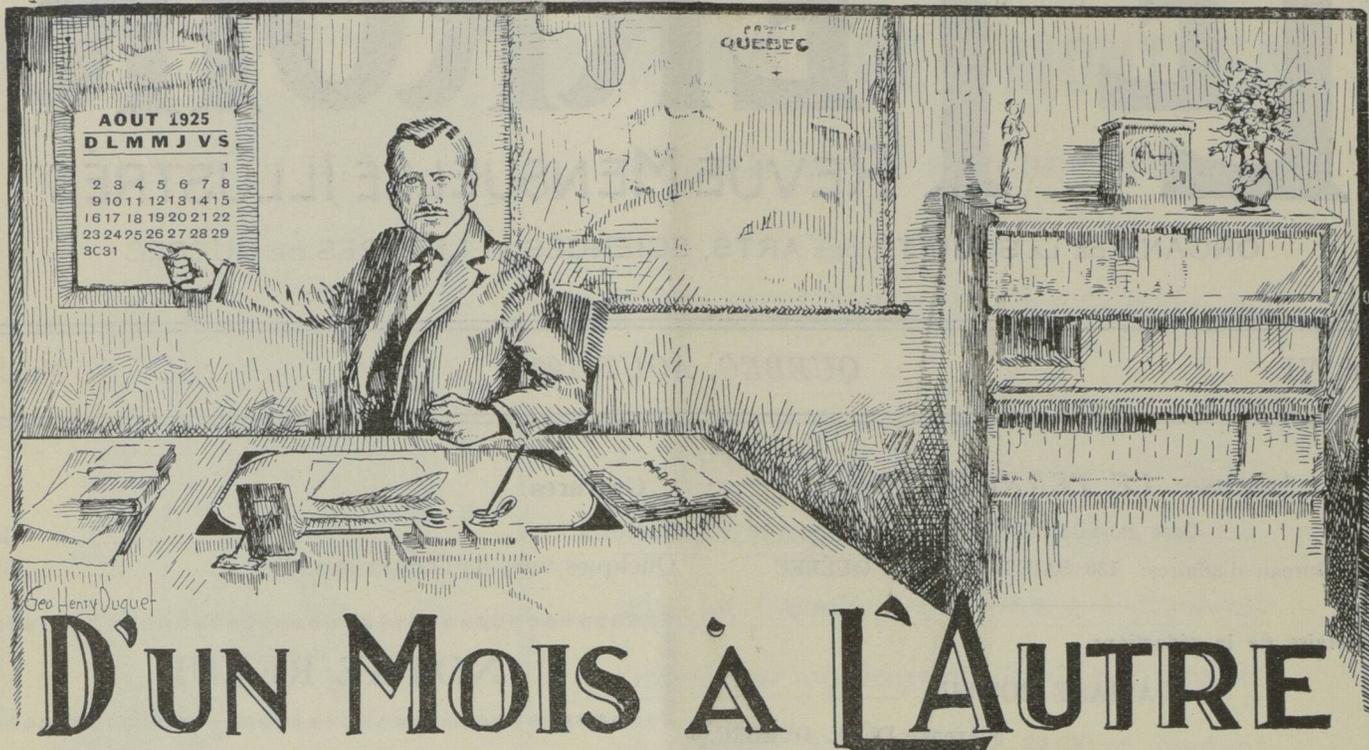
Mais le peu de temps que nous avons eu à préparer cette livraison que nous voulions présenter aux visiteurs du Salon du Terroir pendant l'Exposition Provinciale, sera la cause de beaucoup d'imperfections dans la livraison présente. Les revues du genre de la nôtre ne se font pas d'une chiquenaude, quoi!

Ainsi nous avons à donner dans notre "Revue des Lectures", une foule de notes fort intéressantes sur le mouvement littéraire chez nous. Nous n'avons pas eu le temps de mettre ces notes en ordre. On les lira donc dans le numéro suivant, celui de septembre.

Nous avons reçu aussi des articles de nouveaux collaborateurs que nous devons renvoyer au prochain numéro.

Au prochain numéro également la chronique des activités de la Société des Arts, Sciences et Lettres qui reprendra ses activités avec le mois de septembre et aussi la gazette des membres de la Société.

Nous ferons connaître également dans le prochain numéro du TERROIR le résultat du concours de musique de la Société des Arts, Sciences et Lettres.



D'UN MOIS À L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

Il n'y a vraiment pas que les passions politiques qui agitent Québec; et il n'est pas vrai que notre population, comme on l'a maintes fois insinué, ne vit que de la politique, par la politique et pour la politique. "La passion est la faculté d'être ému" a dit Lacordaire. Il est vrai que la politique, sous quelques formes qu'elle se présente, nous émeut étrangement, mais même si cette émotion était de la passion il n'y aurait vraiment pas de mal à cela. J. J. Rousseau n'a-t-il pas dit: "Nos passions sont les principaux instruments de notre conservation..." Et, puisque l'on nous fait des passions à si bon marché, à nous les Québécois, tant mieux pour nous! Nous sommes heureux alors et nous serions malheureux si nous en étions guéris, prétendrait, cette fois, M. de la Rochefoucault.

Tenez, encore une passion chez nous: la passion des questions historiques. Rien que ça! En voulez-vous des passions, en voilà?

Voilà que tout récemment, à quelques semaines d'intervalle, la population de Québec se passionne pour des questions d'histoires au point qu'elle oublie, un instant, la politique, que les journaux étalent leurs plus larges manchettes et que les autorités sont forcées de faire des déclarations, ce qui n'arrive, comme on le sait, que dans les grandes circonstances.

On se rappelle les polémiques acerbes, les démarches, les assemblées, les délégations provoquées, voilà quelques semaines, par la question de savoir si le monument Jacques-Cartier commandé par la Commission des Monuments Historiques allait être érigé à la Haute Ville ou à Saint-Roch sur la place qui porte le nom du découvreur du Canada. Il y eut là, on s'en souvient, un véritable soulèvement de passions historiques, si l'on nous permet cette expression. En-

core un peu et l'on provoquait un coup d'Etat, si l'on avait décidé de placer le dit monument à l'endroit que l'on avait tout d'abord choisi. Il y eut même un moment où il y eut menace d'émeute en certain quartier de la ville et l'on eut pu craindre, un instant, l'obligation de la lecture du "Riot Act."

Mais il n'en fut rien heureusement; l'on donna raison à la foule qui se calma.

Voilà que ces jours derniers, quelqu'un lanca l'idée de placer au Parc de l'Exposition Provinciale la cérémonie de la remise aux autorités municipales de l'Ecusson français du vieux Québec que nous restitue la ville de Hasting en Angleterre quand on avait d'abord choisi, au préalable, un endroit, prétendait-on, d'un caractère historique, pour cette manifestation. Autre soulèvement de passions, subit, violent, au point que le premier magistrat de la ville fut forcé de faire une déclaration solennelle qui a heureusement eu pour effet d'apaiser les passions qui, cette fois, n'étaient plus celles que l'on qualifie de populaires mais qui portaient de la minorité, généralement de sang-froid et qui ne s'émeut généralement pas plus souvent qu'à son tour dans ces circonstances; ce qui, en l'occurrence, rendait la situation particulièrement alarmante.

Et maintenant quelle sera notre prochaine passion?

Ce n'est pas sans un profond étonnement, pour employer un euphémisme, que l'on a appris, dernièrement, qu'un Français, de retour d'un voyage au Lac Saint-Jean, avait entrepris des démarches pour faire condamner le roman de Louis Hémon par la Sacrée Congrégation de l'Index. Dans six mois,

a-t-il prophétisé MARIA CHAPDELAINÉ. "ouvrage anti-national et anti-religieux" sera à l'index. Le pur récit de Louis Hémon, qui est aujourd'hui dans toutes les bibliothèques mêmes celles qui sont les plus scrupuleusement triées, condamné par l'église. Voit-on ça d'ici ?

Autant faire interdire alors toutes les bibliothèques même les plus "paroissiales", les plus "collégiales", les plus "roses"; autant vouloir défendre la lecture et condamner en bloc les milliers d'ouvrages de la littérature française qui paraissent chaque année. En d'autres termes, autant chercher à prendre la lune avec ses dents. Sans doute le monsieur qui prône une pareille énormité à pleines colonnes dans les journaux aura déjà vu son béjaune.

Tant d'études et tant d'articles ont déjà été publiés à la louange de ce récit de Louis Hémon et par la plume des meilleurs écrivains catholique du monde entier qu'il faudrait des volumes pour les citer tous.

Il nous vient à l'idée, entre autres, deux belles lettres qui ont été écrites, en 1922, dans un grand journal catholique de Québec, sur le roman de Louis Hémon par M. François Veillot dont ne ne peut évidemment nier l'orthodoxie. Le caractère, en effet, de M. François Veillot, son autorité dans les milieux catholiques, sa sincérité, sa conviction religieuse et sa foi catholique, sa sincère et fervente amitié pour nous a donné au jugement qu'il a prononcé sur MARIA CHAPDELAINÉ une réponse sans réplique, non pas à des énormités comme celle que nous signalons, mais à ceux qui n'ont pas cru sortir du cercle plutôt mesquin où ils se sont enfermés pour juger, prétendaient-ils, sans appel, ce livre comme une œuvre de dénigrement des nôtres.

M. Veillot développait deux questions: d'abord le point de vue français des Français, très nombreux, tous catholiques, — René Bazin et François Veillot en tête. — amis loyaux des Canadiens Français, suffisamment avertis des gens et des choses du Canada Français, qui ont goûté, admiré et vanté ce livre; ensuite le caractère, les causes et les résultats du succès qu'il a remporté.

C'était un "jugement d'ensemble" au point de vue français et au point de vue canadien. Sous ce dernier aspect, M. Veillot écrit qu'il a cru pouvoir porter ce jugement favorable à cause, dit-il, "de mon affection pour les Canadiens, de la haute considération que je leur porte et de la connaissance que je crois posséder de leur pays"; au point de vue français, "parce qu'il évoque l'âme et le pays de chez nous" en "témoins de l'esprit français qui a peut-être une certaine compétence en ce domaine ne peut pas accuser ce roman de vous avoir desservis parmi nous".

Après ces témoignages, désintéressés et bien d'autres encore, que vient-on, douze ans après la première édition de ce livre, parler de condamnation par l'Index ?

Nous sommes au temps des "mouches" et nous entendons par mouches toutes les petites bêtes de la

création, coléoptères, hémiptères, hyménoptères, neuroptères, et tous les "tères" possible de la terre. C'est une époque où est pris fortement en défaut notre science naturelle, même plus, où nous constatons que nous n'en avons pas du tout, de science naturelle, du moins en parlant des "petites bibites". En effet tous les insectes sont des "mouches": Les chenilles, mêmes les vermissaux sont mis au rang des mouches. "Dans le jardin", dit-on "tout est mangé par les mouches". C'est ainsi, trop génériquement, vraiment, que nous dénonçons tous les insectes.

Et l'on peut dire qu'il en est ainsi dans toutes les branches des sciences naturelles; en ornithologie, nous ne voyons voler que des oiseaux, en minéralogie, nous ne connaissons que des roches, en botanique, il n'y a que des fleurs. Notre science naturelle est vague.

Combien d'amateurs de la belle nature, se promenant par exemple dans le Parc des Champs de Bataille Nationaux, pourraient désigner seulement le quart des variétés de fleurs, de plantes et d'arbustes qui ornent les bordures du Parc et les plantes à fleurs qui forment certains motifs de mosaiculture. Les érables, les bouleaux, les ormes, les saules, les peupliers lombards, canadiens ou de Caroline, sont simplement des arbres; Les lilas, les chevreuilles, les sureaux, les sumac amarantées, les berberis, hydrangeas ou seringas sont des arbustes tout uniment; les pivoines, les asters, les campanules, les digitales, les salvia, les phloxes sont des fleurs, ni plus ni moins.

Bref, dans les sciences naturelles la peur du nom est vraiment trop générale chez nous. Nous sommes habitués à l'expression imprécise, inexacte, vague. Nous avons la frousse des connaissances scientifiques même les plus vulgaires.

L'on connaît mieux vraiment les quadrupèdes et rarement quelqu'un confondra un ours avec un orignal. Mais le règne animal ne se termine abruptement pas, comme cela, avec les grosses bêtes; il y a les petites qui ont leur importance; et dans le règne végétal, il n'y a pas assurément que le pin et l'érable.

Ainsi, débarrassons-nous des mouches proprement dites, les diptères, mais n'oublions pas les autres insectes dont plusieurs finiront par nous faire tant de mal que nous serons obligés d'apprendre leur nom véritable dans les dictionnaires.

Epurons nos champs des mauvaises herbes mais rappelons-nous qu'il n'y a pas là que de la bardane ou du chiendent.

Protégeons les oiseaux, construisons-leur des maisons et aménageons-leur des réserves, mais sachons qu'il n'y a pas que les moineaux.

Aimons les fleurs et ormons-en nos habitations, mais sans nous obliger à connaître les cent-cinquante variétés d'asters; croyons qu'il n'y a pas seulement que le géranium en pot.

Plantons des arbres mais sachons distinguer un érable d'un peuplier.

AU PARNASSE CANADIEN

JE VOUS AI LU CE SOIR...

*Votre âme est un paysage choisi.....
Verlaine.*

A M. Jean Charbonneau:

*Je vous ai lu ce soir, et mon âme charmée,
De votre poésie est toute parfumée.
J'ai respiré longtemps la gerbe de vos vers,
Et d'avoir écouté les radieux concerts
Et le rythme enchanteur de votre poésie,
Mon âme est embaumée et pleine d'harmonie.*

*Comme dans le soir bleu, je m'arrête parfois,
Pour entendre le vent, pour entendre les voix,
Les mille voix du ciel, des eaux et de la plaine
Qui chantent doucement leur chère cantilène;*

*Comme dans le soir bleu, je m'arrête souvent,
Pour mêler mon haleine à l'haleine du vent
Pour taquiner ma muse en lui chantant mon rêve,
Alors que les flots bleus s'attardent sur la grève;*

*Poète, ainsi ce soir parmi vos vers charmants
Je me suis arrêtée et j'ai rêvé longtemps,
Et—ne m'en voulez pas, c'est un geste de femme—
Dans le miroir si pur j'ai contemplé mon âme,
Mon âme aux grands désirs..... et j'ai souri de voir,
Que mes rêves mettaient, l'ombre dans le miroir.”*

ALICE LEMIEUX.

LE MOULIN

A M. Lorenzo Auger,

*Le vieux moulin dormait parmi les trèfles roses,
Il sommeillait sans bruit: comme dorment les choses,
Le vieux moulin dormait,
Et son rêve longtemps bercé par le murmure
De la chute qui chante à travers la verdure.....
Le vieux moulin dormait.*

*Le moulin ne dort plus, seul, penché sur la grève,
Un poète est venu l'éveiller de son rêve,
Le moulin ne dort plus.
Il chante maintenant souriant à la vie.
Tout brodé de soleil, de fleurs, de poésie.....
Le moulin ne dort plus.*

ALICE LEMIEUX.

DERNIÈRE PRIÈRE DU LABOUREUR

*Seigneur! le froid me gagne et mon vieux corps se brise
Tous mes membres sont las d'avoir tant travaillé;
Je veux aller dormir auprès de mon église
Après avoir veillé!.....*

*Pendant quatre-vingts ans j'ai marché dans la plaine,
J'ai labouré la terre et fauché les blés durs;*

*Accorde-moi d'aller rejoindre en ton Domaine
Les amis disparus!*

*Toujours soumis aux lois que Tu nous a tracées,
J'ai protégé le faible, abrité le passant,
Et je sens remonter des tendresses passées
En mon cœur paysan.*

*Le jour est arrivé de clore ma paupière;
Je ne reverrai plus les champs que j'ai semés;
Mais les vents de chez nous mêleront ma poussière
Aux sillons tant aimés.....*

*Mes gars continueront la tâche bien honnête
De travailler le sol et de fournir le pain;
Et pour que la Nature à leurs efforts se prête
Etends sur eux Ta main!*

*Et reçois en Ton Ciel l'humble enfant de la Terre,
Si de T'avoir servi quatre-vingt ans passés,
Tu crois, dans Ta Justice et Ta Bonté de Père.
Seigneur, que c'est assez.....*

FRANCIS DESROCHES.

SEPTEMBRE

*O fructueux septembre, en tes moissons jaunies
Tu m'apparais plein de bonté;
C'est toi le pain nouveau des terres rajeunies
Dans ta fécondité.*

*Au delà des moissons et plus loin que les granges
Les bois mûrissent leurs rameaux
Où, sur des tons variés, en des signes étranges,
L'automne écrit des mots.*

*Du pin majestueux à la pâle fougère,
Jusqu'au fruit bleu des alisiers;
De l'anémone au buis, du buis aux cimes fières
Et sur les arbousiers,*

*Le soleil verse à flots ses disques de lumière
Et les gerbes d'orge et de blé,
Les coteaux, la savane et l'azur des clairières,
Tout est ensoleillé.*

*Puisque chaque fruit mûr en soi garde la flamme
Que lui verse le firmament,
Le ciel doit libérer maintes petites âmes
Parmi nos éléments.*

*En même temps qu'au front des arbres et des choses
Dieu broie en ce jour des couleurs;
Le blanc de plomb, le bleu, le vert, l'or et le rose
Décorent d'autres fleurs.*

*Septembre, que tes fleurs soient ainsi le langage
Des célestes grandes beautés.
Septembre, rends-moi fort, au long de mes voyages,
Des fruits que j'ai goûtés!*

LOUIS-JOSEPH DOUCET.

LE "BRAYAGE" DU LIN

Troisième prix du dernier concours littéraire de la Société des Arts,
Sciences et Lettres.

PAR
THEOPHILE BEAULIEU

"LINOPHILE"

Parmi les industries apportées de la vieille France au Canada et transmises pendant longtemps comme traditions qui tendent maintenant à disparaître, il en est une que nous devons particulièrement regretter : la fabrication de la toile domestique. Par ce temps de cherté de toutes choses, surtout des cotonnades, quel appoint ce serait à la lingerie des familles nombreuses, qu'une longue pièce de toile faite à la maison ! Quel soulagement pour le budget familial !

Au bon vieux temps, la culture du lin était en honneur. Il n'y avait pas un cultivateur qui ne semât sa pièce de lin. Rien des gens n'ayant pas un pouce de terre, tenaient à avoir une planche de lin, qu'ils se faisaient semer par un propriétaire ami. Si bien que dans toutes les maisons, les femmes employaient les jours d'hiver à filer, tisser, et blanchir la toile. C'était l'âge d'or de la quenouille au Canada.

Nous aimerions décrire en quelques mots les différents travaux de cette industrie : tamissage de la graine, ensemencement, arrachage du lin, rouage (le rouissage à l'eau n'était pas en vogue), battage au fléau, teillage, échangage, sérançage, mais les limites qu'on nous a tracées, ne nous le permettent pas. D'ailleurs plusieurs de ces opérations fourniraient chacune la matière d'un article spécial. Nous sommes donc forcé de nous limiter à l'une d'elles : le *broyage*, que l'on prononçait *brayage*.

Nous ne sachons pas que nos pères aient pratiqué le teillage du lin à la main. Ils le broyaient avec un appareil appelé *broye*, qu'ils prononçaient *braie*. Le *brayage* était la vraie journée du lin, la fête de la plante textile. Ce travail se faisait en plein air, dans une clairière, choisie au milieu d'arbres protecteurs et qu'on appelait *broirie*, en prononçant *brairie*. Chaque coin de paroisse avait la sienne ; c'était une institution sérieuse, avec laquelle il fallait compter.

Celle de notre localité était le modèle du genre. Sise dans un bouquet d'épinettes, au pied de la montagne, sur un sol élevé et bien sec, elle offrait un abri sûr contre tous les vents. Le *séchoir* adossé à un rocher à pic, ne permettait au feu de s'étendre que d'un seul côté ; quelques pierres disposées en rempart paraient à ce danger. Malgré ce confort relatif, ou choisissait un jour de calme pour le brayage. Or, ce choix était assez difficile, vu qu'il fallait le faire au moins la veille, car la fête du lin,

comme toute fête qui se *respecte*, devait avoir ses préparatifs et presque sa vigile. Mais nos pères, qui ne savaient lire qu'au grand livre de la nature, étaient de bons pronostiqueurs. en température.

"Vieille, disait un jour le père de famille à sa femme, v'là trois jours que le vent souffle à écorner les bœufs, il va tomber c'te nuit. Brayons demain ?" — "Comme tu voudras, mon vieux, mais voyez, les garçons et toi, à tout préparer. Les jours sont courts ; on a trente grosses bottes à brayer, faut ajouter quelques mains à la famille. Si on demandait Rémi et Pélerin comme écraseurs, puis Thaïs et Pauline, qui sont de bonnes brayeuses, on pourrait faire avant d'être pris par la nuit noire. Faudrait ben aussi tuer un agneau pour leur faire manger de quoi de frais". "Adopté", dit le père.

Puis tout de suite commencent les préparatifs. Pendant que ses fils s'assurent du renfort de mains proposé et du nombre de broyes nécessaires, le père se dirige vers la brairie pour voir à l'état du séchoir, travailler à sa réfection, s'il y a lieu, et approcher le bois destiné à alimenter le feu. Pour compléter la dessiccation du lin et en rendre la partie ligneuse cassante à la broye, il faut le soumettre à l'action du feu ; c'est la raison du séchoir. L'agneau est ensuite immolé. Tout est prêt.

Le lendemain, branle-bas général dans la maison. On déjeune presto. Le *sécheur* part le premier pour allumer son fourneau, un broyage de lin le suit de près, le séchage commence ; les broyeurs ne se font pas attendre, et voilà tout le monde à la besogne. Les ouvriers ont été divisés en deux classes : les *écraseurs* et les *finisseuses*. Les premiers livrent la première attaque au lin sortant du séchoir, alors qu'il est dur à plier, aux mâchoires de la broye. Ce travail, qui exige du poignet et était plutôt réservé aux hommes, casse le bois du lin en menus fragments, ce qui rend les poignées plus souples et partant plus dociles à subir les plis que leur imposent les arrêtes et les raimures de l'appareil. Elles passent alors aux mains des finisseuses qui les frappent vivement par saccades, avec la pièce mobile de la broye, ou les tirant à elles, achèvent d'émietter la chènevotte et la forcent à abandonner la filasse.

Chaque écraseur avait sa finisseuse. Pélerin écrasait pour la Nouné ; Petit-Jean, pour Thaïs ; Rémi, pour la Ménoche ; Elie, pour Pauline. Le travail marche rondement et gaiement, agrémenté de bons mots, de réflexions amusantes, des potins

du jour; d'un couplet de chanson. Le père Frisé broyeur éméritée, est au séchoir. C'est un excellent sécheur. Avec lui, pas de chômage par défaut de lin sec; les flambées, qui se répétaient souvent avec les sécheurs inexpérimentés, sont fort rares. Ce n'était pas une sinécure que la besogne de sécheur. Il fallait defaire les bottes, étendre, defaire avec soin le lin au séchoir, alimenter le feu du fourneau, en surveiller la flamme et la maintenir à une égale intensité. Dès qu'elle faisait mine de s'élever trop près du lin, il n'était pas lent à saisir le rameau de sapin, trempant dans un seau d'eau placé à sa portée, et d'en asperger le jet par trop aventureux, qui rentrait aussitôt dans les limites permises. Si, par rare exception, le feu se communiquait au lin, il avait tôt fait de lancer la partie en flamme sur le rocher, où elle se consumait sans danger d'incendie.

Ses multiples devoirs n'empêchaient pas le père Frisé de donner son bout de chanson. En maniant l'attisoir, il lui arrivait d'entonner tout à coup le premier couplet de

"Ma cousine en ménage,
"Comment te portes-tu?"
etc.

puis le second:

"Oh, que je suis heureuse
"De m'être mariée."
Etc.

Ces couplets suggestifs ne manquaient pas d'aiguiller la conversation des broyeurs sur la voie matrimoniale. "Coûte donc! Rémi, c'est-i vré que Boise a demandé à ton grand'père pour parler en particulier à la grosse Odile?"—Il paraît, j'y étais pas."—C'est vré, dit Pélerin; j'y étais, moé. C'était dimanche la relevée, la table à cartes était parée, attendant les joueurs. Zèphe arrive comme une bombe devant Odile, assise à côté de Boise, et la demande pour jouer avec lui. Deux autres suivent: la partie commence. Boise, tout surpris, teurd et mord sa moustache, se demandant s'il doit se laisser comme ça couper l'herbe sous le pied. Dès que le couple ayant perdu la partie, se lève de table, il fait ni un, ni deux, va dret au père José et lui demande la permission d'avoir un entrequien privé avec la demoiselle de la maison. Le vieux consent. Boise et Odile passent dans la grand'chambre et s'installent sur le gros coffre. Ils jasant longtemps, car Boise tient à faire manger à Zèphe une forte portion d'avoine"—"C'est pas que le p'tit Boise!" disent les femmes.

La chenevotte, qu'on appelait les aigrettes, s'élevait en monticule sous les broyes, car le travail avançait malgré le caquetage:—"Laquelle de nos filles va se marier la première?" hasarda le Nouné, est-ce toi, Thaïs?"—"J'cré pas", répond-elle, en jetant une oeillade à Petit-Jean, qui ne lui déplaisait

pas. "C'est Démerise," dit Pauline, —Quelle Démerise?—"La boiteuse, avec Rivard chu Narcisse. Il paraît que les accords sont faits de jeudi, que la grand'demande se fera dimanche et que la publication des bancs commencera de dimanche en huit." Plusieurs voix: "T'en sais long, toi, Pauline". —C'est la veuve Julie qui nous a tout appris ça hier.

"En v'là toujours ben deux, dit la Ménoche, "qui ne se marient pas pour la richesse et la beauté." Le mot lancé, elle se mord les lèvres; elle vient de songer que Démerise est la demi-sœur de Rémi, son partenaire en broyage. Elle se reprend aussitôt; "Je parle pour Rivard, Démerise est pas laite. A la veillée chez François, tous ceux qui l'ont vue, avec son calibardi rouge (garibaldi), sa jupe de crôbourg a farbenal (cobourg, falbala) et ses belles mitasses, l'ont trouvée jolie."

De jeunes voix se font entendre; ce sont les enfants qui sortent de l'école. Un groupe fait bientôt irruption dans la brairie. Ils sont bien accueillis, porteurs qu'ils sont d'un message traitant d'une affaire devenue intéressante; le diner car s'il n'est que 11½ heures, à l'horloge, il est midi bien sonné aux estomacs. C'est la mère qui désire savoir par les enfants, retour de l'école, si le diner se fera à la maison ou à la brairie, question à décider d'après l'avancement de l'ouvrage. On suppute le nombre de bottes non touchées et on lui dépêche d'envoyer le *comestum* à la brairie.

Peu de temps après arrivent deux jeunes gens portant la chaudière au potage, les ustensiles et un volumineux paquet, qui ne laisse pas voir son contenu, mais qui fleur bon. Les mâchoires des broyes s'arrêtent de claquer comme par enchantement; c'est maintenant le tour des machoires vivantes, qui n'auront rien à envier aux premières pour l'entraîn. En un tour de main, la nappe est étendue sur les étoupes, les ustensiles, distribués, la soupe trempée. Après l'angelus et le bénédicité tout le monde s'assied en cercle sur l'épais tapis de chenevotte. La soupe est prestement *subtilisée*, les pièces solides du potage, viandes et légumes, ont le même sort. Le mystérieux paquet est apporté; on le découvre et des acclamations frénétiques l'accueillent. C'est une haute pile de crêpes dorées, dans chacune desquelles est incrustée une large grillade de lard. Oh! les bonnes crêpes! Aussi, la pile descend vite et n'est bientôt plus qu'un souvenir.

Mais les estomacs étant bien garnis, les bras sont redevenus vigoureux. Il ne peut être question de sieste; le temps manque. Chacun retourne à sa broye. Le travail recommence de plus belle, les poignées de filasse affluent vers le drap étendu pour les recevoir. La mère ayant pourvu au diner, des enfants, repartis pour l'école, et à quelques tra-

(Suite à la page 75)



VICTORIA

OU

LA VILLE PERDUE DANS LES FLEURS

PAR
G.-E. Marquis

Le 7 juillet dernier, un convoi du Pacifique Canadien quittait la gare Windsor, à Montréal, pour entreprendre un voyage à travers le Canada, dans l'Ouest.

Cette excursion, de Montréal à Victoria, était sous les auspices de l'Université de Montréal, et Mgr V. Piette, P. A., recteur, accompagnait les voyageurs, avec quelques administrateurs et professeurs de l'Université.

Près d'une centaine d'excursionnistes s'étaient joints à ceux-ci et le voyage s'accomplit dans les meilleures conditions possibles, au point de vue du confort et de l'agrément, sans compter les occasions uniques qu'avaient les voyageurs de s'instruire sans effort, sur les conditions sociales et économiques de l'Ouest canadien.

espèce d'Eden où les fleurs couvrent toutes choses pendant dix mois de l'année. "Après Québec..... il n'y a rien pour battre Victoria", disent les voyageurs qui ont eu l'avantage de connaître les deux capitales provinciales.

Nous laissons la parole à M. Marquis, ou plutôt nous cueillons quelques feuillets à même son carnet de voyage:

VICTORIA

A 8.30 a.m. nous débarquons du vapeur "Princess Adelaide" et nous mettons pied à terre à Victoria, par une température idéale.

Le ciel est pur, sans nuage, et la brise qui vient du large apporte une fraîcheur qui vivifie et fait présager une journée de confort pour les voyageurs.

Le premier coup d'œil jeté autour de soi donne la meilleure impression.

Il est vrai que l'heure matinale ne prête guère aux grandes acti-



VICTORIA, capitale de la Colombie-Britannique, fut le point le plus à l'ouest visité par les excursionnistes de l'Université de Montréal. Notre vignette représente le Palais Législatif de la Colombie-Britannique, le plus beau de tous les parlements provinciaux du Canada.

L'un de nos amis, qui avait l'avantage de faire ce voyage et qui a eu la bonne idée de tracer, jour par jour, ses impressions et souvenirs, a bien voulu nous passer une couple de pages de ses notes, telles qu'écrites dans un calepin de voyage, et nous sommes heureux d'en donner connaissance à nos lecteurs, convaincus qu'elles les intéresseront comme nous.

M. G.-E. Marquis, — puisque c'est lui qui a eu l'amabilité de nous faire part de quelques-unes de ses visions et impressions de l'Ouest Canadien, — a recueilli des matériaux considérables, au cours de ce voyage; mais, pour l'instant, nous ne reproduirons de ses notes que ce qui a trait à son passage à Victoria, la capitale de la Colombie anglaise, située sur l'île Vancouver.

Victoria est la perle des villes canadiennes, une

vités de la foule, mais l'on remarque ici une atmosphère de tranquillité et de douceur que nous n'avons pas constatée depuis plusieurs jours.

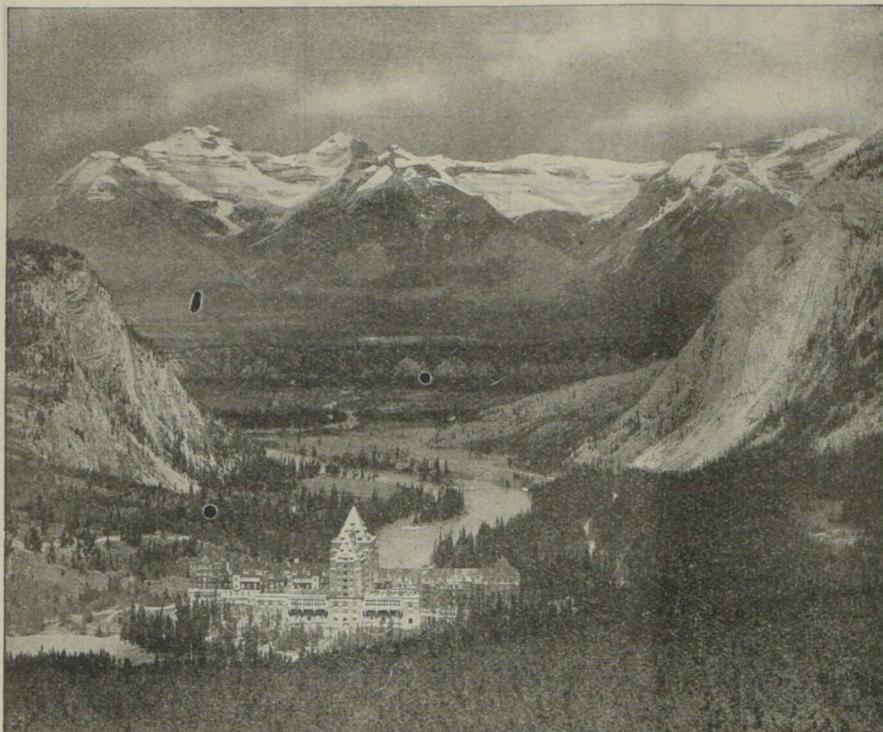
A deux pas du quai s'élève la masse imposante de la gare neuve, de l'Hôtel Empress et des édifices du gouvernement.

Un parterre de verdure, de charmilles et de jolis bosquets de fleurs nous accueillent, en mettant pied à terre.

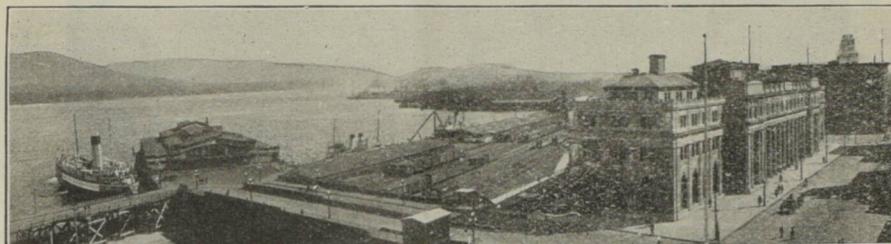
De superbes monuments se dressent ici et là, entre autres celui dédié aux soldats morts durant la campagne de 1914-19. Au pied de ce monument représentant un soldat qui charge, sur un joli socle d'une dizaine de pieds de hauteur, on voit une masse de fleurs et des couronnes. Hier, ce monument était salué par le Feld Maréchal Haig, de passage ici.

A l'Hôtel Empress, nous sommes accueillis comme des visiteurs de marque. Tout le personnel semble heureux de nous souhaiter la bienvenue, et les préparatifs ne sont pas à faire ici pour nous loger confortablement; l'hospitalité la plus généreuse nous est offerte dans toutes les parties de l'hôtel.

L'intérieur du grand hôtel du Pacifique Canadien est agréable



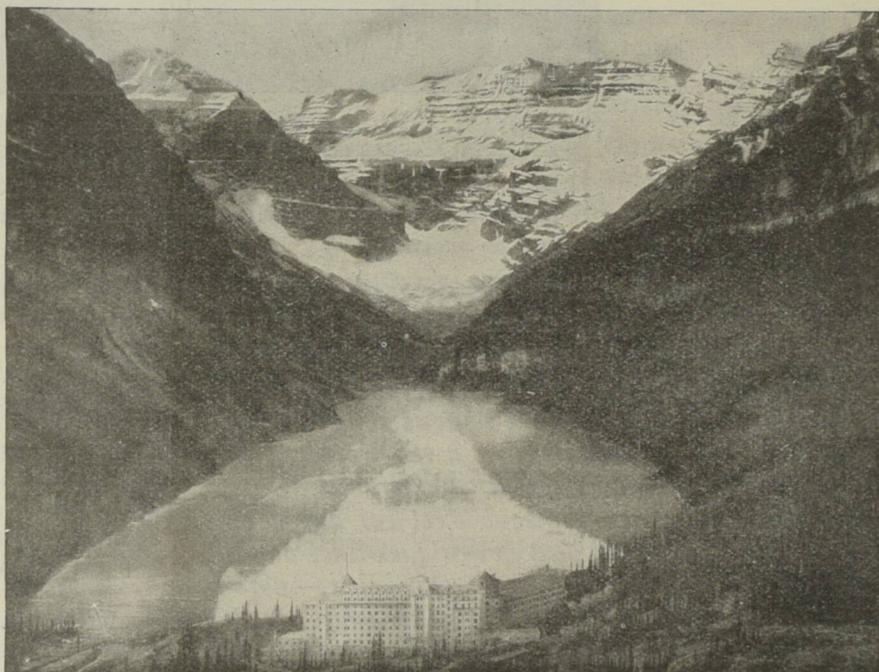
Le luxueux hôtel de Banff se dresse au sein des grandioses paysages qui ont rendu célèbre dans le monde entier la coquette station thermale des Rocheuses.



Le port de Vancouver, où les excursionnistes s'embarquent pour Victoria, capitale de la Colombie-Britannique. (On voit, à droite, la gare du Pacifique Canadien).



Le Mont Sulpher (8030 pieds) en arrière de l'Hôtel Banff, et le Mont Bee Hive (7500 pieds) à l'ouest de l'Hôtel du Lac Louise, furent escaladés par plusieurs touristes de cette excursion.



Le lac Louise est un vrai bijou enchâssé dans un beau cycle de monts et de glaciers altiers. On l'a justement surnommé la "Perle des Rocheuses".



DANS L'OUEST CANADIEN

Quelques-uns des endroits pittoresques visités par les excursionnistes de l'Université de Montréal au cours du mois de juillet dernier.



à la vue parce que bien décoré et rappelant, par son apparence générale et l'atmosphère de chez soi qui y règne, le Château Frontenac de Québec.

L'on a eu ici le soin de garnir les principales pièces de tableaux, de gravures, de plantes et de fleurs, afin de les rendre plus agréables à la vue et plus sympathiques. La table y est abondante et succulente, bien que le service y soit quelque peu lent, à cause sans doute de la grande affluence de voyageurs. L'on sert, nous dit-on, plus de 150 repas, au diner, chaque soir.

Dans l'avant-midi, immédiatement après déjeuner, je me suis rendu, avec M. Savoie, au parlement où chacun s'empresse de nous accueillir et de nous présenter aux fonctionnaires que nous voulons voir.

Notre première visite officielle est faite au sous-ministre de l'Agriculture, le Col. David Warnock, M.V., qui se montre des plus aimables et s'empresse de nous fournir mille renseignements.

Il fait venir le chef du service de la statistique agricole, M. G. H. Stewart, avec qui j'ai un long entretien au sujet de l'amélioration de la statistique agricole et l'adoption d'un système uniforme dans chaque province, pour son recueil et sa compilation, de façon à coopérer avec le bureau fédéral, pourvu que celui-ci paye une partie des frais encourus.

Le sous-ministre de l'Agriculture s'offre ensuite fort gracieusement à nous faire visiter rapidement les édifices du parlement. Les différentes pièces sont spacieuses, bien éclairées et bien meublées, non sans luxe toutefois.

L'Assemblée Législative est superbe, contemplée à travers la porte vitrée qui y conduit, mais que l'on tient fermée à clef.

La Bibliothèque est sans conteste le point le plus intéressant de l'édifice. Elle est à deux étages et finie en marbre blanc et vert d'Italie. Les colonnes qui supportent le dôme vitré qui l'éclaire, sont colossales et produisent le plus bel effet. C'est riche et de bon goût en même temps. Ici rien de tapageur qui annonce le parvenu aux goûts encore demi sauvages.

Les rayons sont chargés de livres variés; la salle de lecture est vaste et l'on y apprécie le silence qui facilite l'étude. Des documents archéologiques se voient à travers les glaces de vitrines disposées là un peu partout. Sur les murs, des gravures et des peintures rappellent des figures chères à l'histoire de la province.

Partout l'on remarque de nombreux portraits et l'on semble heureux d'honorer ainsi la mémoire des découvreurs, des fondateurs, des donateurs, et de tous autres, hommes et femmes, qui ont travaillé à la grandeur de l'œuvre nationale depuis les premiers jours de la colonie, en partant de Vancouver et de Cook jusqu'à la figure si sympathique de feu Richard McBride, dont on remarque les traits un peu partout sur les murs.

Ayant manifesté le désir de visiter la ferme expérimentale de Sydney, à quelque vingt milles en dehors de la ville, immédiatement le sous-ministre de l'Agriculture se met à notre disposition et nous offre de nous conduire dans son auto, le lendemain matin. Inutile de dire que nous accueillons avec plaisir cette offre agréable qui nous permettra, avec un mentor aussi renseigné de bien profiter de cette visite.

Dans l'après-midi, grande randonnée de plus de quatre heures dans la ville et les campagnes environnantes. L'on visite tour à tour, l'observatoire du gouvernement fédéral, les jardins Butchard, la plage du lac Elk, le parc des millionnaires, puis nous traversons la partie résidentielle avoisinant la ville elle-même et où l'on voit de jolis cottages perdus dans des oasis de plantes et de fleurs multicolores.

L'on nous signale ce que l'on voit de plus remarquable dans cette tournée et notre chauffeur, qui est en même temps un guide de touristes, se montre bien renseigné sur tout ce que nous rencontrons, et sans perdre de temps, attentif au volant pour ne pas nous casser le cou, il se fait un abat-voix de sa main droite et nous lance, à haute et intelligible voix, les informations qui nous font goûter davantage tout ce que nous voyons sur notre passage.

C'est la première fois depuis notre départ que nous pouvons goûter les avantages d'avoir pour cicerone un garçon qui connaît sa ville, comme l'on en trouve aujourd'hui dans certaines villes de l'Est, comme Ottawa, Montréal et Québec, d'où le mouvement est parti il y a une couple d'années.

La soirée a été libre et chacun est allé à l'aventure ou au repos. J'en ai profité pour aller visiter l'Empress of Asia, sur l'invitation de certains officiers de la compagnie du C. P. O. S.

Rappelons que l'hiver est inconnu à Victoria; à peine quelques jours de froid, rarement cependant au-dessous de zéro. Il y a ici deux récoltes de fleurs, si l'on peut dire.

La brise du large tempère la chaleur de l'été. Ainsi, hier, à l'abri du vent, il faisait très chaud, mais dès que nous arrivions en plein air, la brise nous faisait oublier les ardeurs du soleil. Même, en revenant de la promenade, quand nous sommes arrivés en face des pics enneigés, de l'autre côté de la baie, à quelque 20 milles, un air glacial nous a saisis, et, à 6 heures, en rentrant à l'hôtel, plus d'une dame avait le frisson et les lèvres bleuies par cette brise froide.

À Victoria, non seulement a-t-on la préoccupation du beau dans la nature, mais aussi dans les arts, puisque le jazz ne se fait pas entendre à l'Hôtel Empress. Du meilleur classique est joué au diner, chaque soir, et l'hymne national "O Canada" n'est pas oublié au commencement du repas, ni le "God Save the King", à la fin.

Les garçons de table, du moins quelques-uns d'entre eux, se font un plaisir de nous adresser la parole en français. Les services les plus modestes sont faits par des Japonais, à l'Hôtel.

Bref, Victoria laisse le meilleur des souvenirs aux visiteurs et nous pouvons dire que nous avons vécu ici une journée et demie reposante, parce qu'entourés d'une nature idéale, d'une atmosphère sans pareille et d'une population aimable, urbaine et délicate dans ses procédés et ses manières.

G.-E. MARQUIS.

La fierté, qui est le propre de l'homme à l'égal du rire, si ce n'est plus, a ses petites exigences; d'autant plus impérieuses qu'elles sont moins justifiées.

Qu'est l'orgueil d'un Leverrier voyant apparaître, au jour dit, et à la place désignée, en l'immensité des espaces, l'astre annoncé depuis vingt ans, comparé à la gloire d'une brute qui a trouvé plus bête qu'elle?

Si le propre de la raison est de se méfier d'elle-même, combien est persuasive l'éloquence des déments à prêcher qu'ils sont la sagesse, et qu'il est malaisé de démontrer leur erreur!

Il n'est tel axiome, même inepte, qui ne trouve son admirateur. En revanche, il n'est telle vérité dont le moraliste qui l'émet ne suspecte l'exactitude, de l'instant où il l'a émise.

A TRAVERS LES VENTS

de ROBERT CHOQUETTE

par

AIME PLAMONDON

Editlons Edouard Garand, 153a Ste-Elizabeth, Montréal.

Je viens de terminer la lecture du livre de M. Robert Choquette "A Travers les Vents?" C'est un petit livre pimpant qui sort des éditions Edouard Garand. Il faut louer cette maison, en passant, du haut souci artistique dont elle fait preuve, ainsi que de l'encouragement qu'elle offre aux jeunes gens.

M. Ed. Garand a d'ailleurs à se féliciter des auteurs qu'il édite, si l'on juge par le livre de M. Choquette. J'en ai reçu un choc comparable à celui que me procura la lecture clandestine du "Paon d'Email", de M. Paul Morin, dans mon bon vieux temps de collège. Ces deux poètes ne s'apparentent guère d'inspiration ni de forme, mais malgré moi, en lisant: "A Travers les Vents", je pense aux belles strophes où le Paon étale son orgueil, ou encore à celles de la prière à Paon. M. Choquette ne deviendra pas un grand poète, il l'est déjà.

Robert Choquette est essentiellement lyrique et romantique. Il a le souffle de 1830. Il partage actuellement sans contredit, avec Jean Charbonneau, la royauté du souffle au Canada. On sent que Robert Choquette, a voler "à travers les vents", a acquis une force et une haleine presque inégalables. Quand on est pourvu d'une telle "carrure" lyrique, on peut bien railler les "pleurnicheurs d'âme d'automne". Robert Choquette est un athlète. Il doit posséder le physique des immortels coureurs de Pindars. Son œuvre est unique au Canada.

Robert Choquette a l'imagination des peuples adolescents. Ses vers fourmillent d'images qui ne dépareraient ni la Bible ni l'Illiade. On voit d'ailleurs aux choix de certains de ses poèmes que ces deux livres lui sont familiers. Relisez son "Ode au Matin" et savourez la beauté et la magnificence d'images telles que les suivantes:

Il (le jour) marche sur les flots qu'il empourpre de sang:
Car le soleil, son cœur monstrueux et puissant,
A fendu son poitrail et saigne sur son ventre,
Et sa gorge est ouverte aux brises comme un antre.
Ou encore "Invocation":

Ta parole est de miel, et ta gorge murmure
Comme un ruisseau heurtant de mobiles cailloux.

Ta bouche est entr'ouverte, et les lèvres vermeilles
Sont comme une margelle autour d'un puits fécond,

Ou cette fin de "Sérénité":
Afin de voir briller comme un grand cimenterre
Le croissant merveilleux qu'une étoile poursuit.

Ou ceci, dans "Soir de mai":
Mélancolique enfant qui marche sur mon âme
Comme sur un damas vermeil!...

Ou ceci encore, dans "Vivre et créer":
Et ma langue se meut comme l'algue marine
Que retient par les pieds le rocher triomphant.
Parfums, aube aux pieds courts que le soleil poursuit.

Eh bien! je boirai tant de souffle d'aventure,
Je ferai tant chanter dans mes jeunes poumons
La respiration de la forte nature
Que ma voix bondira sur les sommets des monts!

Je ne puis résister à vous citer ces deux vers du "Chant de l'Aigle-Rouge":

Mais lui, ses pieds étroits parmi les ronces croches,
Debout sur la falaise, il contemplait la mer.

Aimez-vous mieux l'art plastique?
.....l'heure où sur le crépuscule
Les grand bœufs en relief semblent des arc mouvants.
(Ode à la Liberté)

.....les bœufs qui marchent dans les vents
Découpent leur dos noir sur l'âcre monticule.
(Labour)

L'homme suit. Le labour fait pencher vers le soc
Son front qui coule et ses épaules inégales.
(Ibid)

Voulez-vous de la vraie poésie?
.....le sommeil aux mains douces
Abaisse tes longs cils sur tes yeux étoilés.
(Chant d'Amour)

.....ton soupir est léger
Comme le chant qui sort de la flûte aux bergers.
(Ibid)

Car le sang et l'amour dont la même couleur. (Ibid)
On voit par les citations précédentes que Robert Choquette manie admirablement l'alexandrin. Ce vers convient à son génie débordant de sève. Certains de ses vers ne vous font-ils pas penser à Verchaeren? On dirait parfois que le vers est trop petit pour la pensée de ces deux poètes. Ces deux poètes ont des imaginations sœurs. ils ont tous deux le même amour de la patrie, non un amour qui se traduit par des phrases creuses, non par la célébration de héros que tout le monde connaît, mais par l'exaltation de héros anonymes. tels que le "Coureur de Bois", l'"Aigle-Rouge", Robert Choquette sait aussi bien se servir du vers octosyllabique, quoiqu'il ne l'emploie que rarement seul. Il en tire des effets merveilleux en combinaison avec l'alexandrin, le vers iambique de Chénier:

Gardez votre avoine et votre or,
Libre à travers l'azur, libre à travers l'espace,
Moi, je prendrai le même essor!
Et quand j'élargirai mon aile en l'aube immense
Vous serez si bas à genoux,
Que je pourrai pleurer sur votre déchéance.
Et j'ai pitié de vous!
(Iambe)

J'aurais aimé toutefois lui voir manier plus souvent la grande strophe de dix vers octosyllabiques, l'étalon-or du lyrisme. Charles Mauras a donné une définition de cette strophe qui dépasse tout ce que je pourrais en écrire, je vous transcris donc le passage textuellement: "Quel beau son elle rend, par elle-même, indépendamment de la voix! quelle vigueur en reçoit le faible langage! Le quatrain liminaire a rimes entr-écroisées dessine un vase, un socle ou un support, les rimes plates du distique lancent la tige droite d'où sort, à rimes embrassées, le bulbe florissant du quatrain final, et ce candélabre vivant planté à profusion suivant une loi rigoureuse détermine la plus magnifique avenue qui conduise les hommes à la cime illuminée de la poésie". Robert Choquette ne l'a employée qu'une fois dans ses "Stances à la Nature". Encore a-t-il rapetissé cette "strophe" en lui donnant le nom de

“stance”. Il semble que l’auteur aurait dû l’employer dans ses odes patriotiques où elles conviennent particulièrement. C’est le mouvement par excellence du poème national.

II

Car Robert Choquette est un poète national: lui-même après le soin de nous en avertir dans une préface digne de 1830. Lue avant les poèmes, cette préface peut gâcher tout le livre. Aux affirmations grandiloquentes qui suivent la page-titre, on s’attendait de trouver en suite une série de déclarations irréfutables que notre pays est le seul au monde où la vie vaille d’être vécue. Point ou à peu près point. Mais des images fortes, neuves, justes ! Il y a dans ce petit livre assez de vers-images, pour que, repris par un poète ciseleur dont l’auteur se moque si bien, il en sorte une anthologie de trois cents sonnets à chutes magnifiques.

Robert Choquette, poète national et populaire ? Allons donc ! Encore une fois cette préface peut tout gâcher le livre. Car il n’y a dans la suite aucun poème pour en justifier les assertions. Soyons juste. Il y a dans l’Aigle Rouge une admirable prosopée au pays. Choquette eut fait un aigle rouge splendide. C’est là son erreur: Il nous a pris pour des Iroquois. Nous admirons son œuvre, mais ne consentirons jamais qu’elle soit écrite pour le peuple. Nous sommes trop peu nombreux au Canada qui aimons les beaux vers, glorieux triomphants et clairs pour qu’on nous enlève un artiste comme Robert Choquette pour en faire un meneur de foule.

Robert Choquette veut l’art pour le peuple. Art et peuple sont irréconciliables. L’art est un raffinement et le peuple n’aime que le naturel. Trouvez-moi un homme du peuple qui dise à son amante:

Ta bouche est entr’ouverte, et tes dents sont pareilles
A des moutons pressés sur le penchant d’un mont.

Même je parierais qu’il dirait du premier coup en lisant ces vers:

“Tu veux dire qu’a l’a les dents sales ?” Car l’esprit de comparaison chez le peuple est si développé qu’il n’en fait jamais qui ne soient très justes. Or les moutons, qu’ils soient sur le penchant d’un mont ou au fond d’un marais, ont toujours une couleur grise, du moins dans notre pays.

Je sais bien que Salomon a employé une image similaire dans son “Cantique des Cantiques” (Vulg. VI, verset 6) mais Salomon écrivait “comme un troupeau de brebis qui remontent du lavoir”

Nier au peuple la faculté de sentir, c’est de la folie, mais prétendre qu’un être raffiné, nourri de littérature, un artiste enfin puisse écrire pour le peuple tout en gardant son originalité vibrante ? Nenni !

De très grands artistes ont écrit pour le peuple, mais ils ont adopté la langue du peuple. Jahan Rictus, l’insurpassable auteur des “Soliloques du Pauvre”, est un artiste d’une envergure extraordinaire. On n’a dit que ses premiers vers étaient des bijoux parnassiens. Soudain, il s’est tourné vers le peuple. Des images d’une beauté remplissent son œuvre, mais ce sont des images comme n’importe quel homme du peuple peut en faire un jour ou l’autre.

Le peuple et les enfants sont les plus beaux assembleurs d’images qui soient. Seulement ils font image sans le savoir. Ils ne se demandent jamais si cette image rentre dans la catégorie des tropes ou des zeugmas; ils ne savent pas même qu’ils font image. L’image populaire est toujours brève et juste. Je n’entends pas dire que celles de Robert Choquette soient fausses: elles sont belles et justes; elles sont recherchées.

Je ne connais pas R. Choquette autrement que par son livre. Il me fait l’effet d’un tout jeune homme qui n’aurait connu des souffrances de la vie que celles psychiques, et encore rarement. Il doit être un studieux qui aime à s’entourer de beaux livres aux vers sonnante clair. Il doit savoir par cœur son Hugo et son Lecomte de Lisle: il n’a pas copié un seul de leurs vers.

Ce sont là qualités non négligeables pour être bon poète, mais qui ne confèrent pas une compétence hors ligne quand il s’agit de juger un mode littéraire. Prétendre que, parce que nous sommes un peuple adolescent, la poésie chez nous doit être essentiellement une poésie adolescente, c’est-à-dire une poésie dont le caractère essentiel soit l’enthousiasme et l’ardeur d’imagination, est l’érection au rang de norme d’une manière de voie simplement personnelle. Il faut se rappeler que si nous sommes un peuple, d’adolescents, nous nous offrons tout le confort et toutes les lubies de la vieillesse impotente, à partir du 40 H. P. jusqu’à la radiophonie, en passant par la réaction Wasserman, etc. . . . Les “pleurnicheurs d’âme d’automne” font partie de notre mentalité. D’ailleurs Emile Nelligan et Albert Lozeau, pour ne citer que des disparus, ont fait des vers aussi émouvants et aussi humains que l’on puisse désirer, et cela, en chantant leur âme mélancolique.

Robert Choquette ne parle dans sa préface que de Fréchette et de Crémazie. Selon lui, ils furent les deux seuls poètes valables qui chantèrent la patrie. Il en oublie un,—et un très grand, quoique inégal—Chapman. Ce poète fut presque le poète dont M. Choquette déplore l’absence en notre pays. Et celui-là fut l’homme pour plaire aux multitudes! Doué de souffle et sachant choisir ses sujets, Chapman a, dans ses “Aspirations”, et dans ses “Fleurs de Givre”, des poèmes nationaux de toute beauté.

“L’Amérique du Nord, notre Nord surtout n’a pas encore été exploité par des poètes de langue française”, nous dit R. Choquette, dans sa préface. Et c’est presque vrai. A part Chapman, qui y fit de trop rares excursions, et Ferland, dans son “Canada Chanté”, la grandeur et la beauté sauvages du nord et du nord-ouest n’ont pas eu leur chantre. Choquette, s’il le veut, est l’homme pour cette tâche: son “Aigle Rouge” l’a prouvé. Qu’il approfondisse sa connaissance des coutumes des peuplades primitives, et, avec sa façon de voir et de peindre les paysages, il nous offrira une de ces œuvres magistralement originales qui font l’admiration des lettrés, tels que “Poèmes barbares” de Lecomte de Lisle.

Je ne voudrais pas passer pour un casseur d’aile, mais il me répugne de voir un poète comme Robert Choquette, un poète essentiellement artiste, poser au populaire. S’il veut garder ses ailes, qu’il continue à planer au-dessus des cimes. Ce n’est pas en rasant les multitudes qu’il acquerra la vigueur de poumons que demande l’ambition de son envergure.

ALFRED DESROCHERS.

Une dame disait un jour devant moi, d’elle-même, comme la chose la plus naturelle du monde:

—Je ne pense jamais, cela me fatigue; ou, si je pense, je ne pense à rien.

Il est consolant de penser que si la folie ne gagne rien au contact de la raison, en revanche, la raison s’altère au contact de la folie.

Il y a des gens chez lesquels la simple certitude de les pouvoir satisfaire fait naître des besoins spontanés.



DICTION ET ELOCUTION

Texte d'une conférence faite à Québec par M. Montcourtois de Vallières, fondateur et directeur du Conservatoire d'Art Français.



Messieurs,

C'est un grand honneur pour moi d'avoir été appelé parmi vous pour causer quelques instants de notre belle langue française, dans cet admirable pays que nous considérons tous comme une chère et trop lointaine province Française; à Québec surtout qui est bien l'âme canadienne, tant on y sent battre de cœurs français. Je me permets donc de vous adresser, Canadiens Français, un salut fraternel et sincère, au nom de la France en même temps que je vous remercie de me permettre à moi, nouveau venu parmi vous de vous dévoiler les secrets de notre méthode sur l'art de dire telle qu'appliquée par le Conservatoire de Paris.

Je ne vous ferai pas l'injure, Messieurs, qui représentez, ici la haute culture et l'intelligence du pays, de vous apprendre le Français. Vous êtes certes plus qualifiés que moi pour cela et c'est tout à votre honneur d'entendre votre belle jeunesse canadienne parler le français le plus pur: la France ne sait pas assez votre dévouement à cette admirable cause: quelle voix assez puissante se lèvera pour le lui dire et vous faire admirer plus encore par notre pays.

Je vais donc simplement et le plus brièvement possible vous démontrer comment on peut en très peu de temps apprendre à dire, soit comme acteur, conférencier, avocat, ou même plus simplement dans la vie courante. Cette méthode je la pratique depuis 31 ans de carrière artistique; je l'ai apprise des maîtres qui sont: Sarah Bernhardt, Réjane, Coquelin, LeBargy, Albert Lambert, Mounet-Sully, etc., dans cette longue carrière j'ai pu observer, étudier et apporter maints détails qui en ont fait, je crois, une méthode excellente, j'en ai d'ailleurs un résultat probant aujourd'hui. Notre Conservatoire d'Art Français, fut ouvert le 1er mai, il y a exactement 43 jours, et déjà je donne demain dimanche, chez moi, une audition intime de tous mes élèves. On y entendra, non seulement des fables mais Racine, du Victor Hugo, du Rostand, du André Theuriet, du Richepin, pour ne citer que nos grands maîtres et l'on y verra des élèves qui, pour la plupart, n'avaient jamais appris ni dit un seul poème de prose ou de vers. On verra, dis-je, des élèves jouer leurs scènes avec des gestes simples et naturels, N'est-ce pas là un joli résultat? Plus de défauts de prononciation et d'articulation, c'est, je crois, le plus grand défaut du pays. Tout en étant du Français correct, certains mots ne sont pas très bien prononcés et c'est là mon seul but en créant le Conservatoire d'Art Français. Des élèves qui zozotant, grasseyant, ou ne pouvant prononcer certaines lettres ou syllabes, peuvent déjà paraître en public sans leurs défauts.

Je ne dois pas oublier d'associer à ce résultat le grand savoir de Madame C. de Potter, 1er prix de piano et de déclamation lyrique du Conservatoire de Paris, élève des maîtres Pugno, Saint-Saens, Massenet, Planté et qui obtient dans le chant par la même méthode des résultats, sinon plus beaux et plus grands, au moins égaux.

Mais je m'écarte un peu du sujet qui vous intéresse et je vais commencer d'expliquer mon premier chapitre "les modes respiratoires" il est de toute logique que tous les exercices indiqués dans ma méthode soient expliqués et pratiqués par moi devant tous les élèves avant de les laisser travailler seuls; il n'y a pas de bons professeurs de diction s'ils ne peuvent eux-mêmes démontrer l'exercice avant; d'ailleurs, je vous donnerai quelques exemples.

Je vais dans mes explications m'adresser comme si j'avais des élèves devant moi: excusez cette façon de m'exprimer elle n'est que figurée, car je serais plutôt le vôtre, que vous les miens, j'en suis sûr.

MÉTHODE RESPIRATOIRE

Sans bonne respiration, pas de diction convenable. Une bonne respiration est celle dont l'aspiration procure aux poumons une quantité d'air suffisante, et cela sans fatigue. Il y a 3 modes respiratoires: le mode costo-supérieur ou claviculaire, le mode costo-inférieur ou latéral et le mode diaphragmatique ou abdominal. Quel est le meilleur? A mon avis c'est le troisième. Dans cette respiration, les poumons, hissés vers le cou tirent le diaphragme, qui tire les viscères abdominaux, et le ventre se creuse. Et c'est dans cette respiration abdominale que s'allonge le diamètre vertical du thorax, parce que c'est seulement dans cette respiration que le diaphragme s'abaisse, tandis que se soulève l'épigaste. Or, la géométrie démontre que l'allongement du diamètre vertical d'un cône (les poumons réunis forment, n'est-ce pas? une sorte de cône tronqué) augmente beaucoup plus le volume de ce corps qu'un même allongement de n'importe quel diamètre transversal. Donc, la respiration abdominale amplifie beaucoup plus le thorax, Elle l'amplifie et par l'abaissement du diaphragme et—comme les autres respirations, bien qu'à un très faible degré pour la région supérieure—par le soulèvement des côtes.

Reste à savoir si ce type de respiration fatigue les organes qu'il met en jeu. Pour répondre affirmativement, il faudrait, ne pas se rendre compte avec quelle facilité s'abaisse le souple diaphragme et s'écartent les côtes inférieures, que leur cartilage ne soude pas au sternum. Tandis que dans la respiration claviculaire, il s'agit de soulever toute une construction osseuse alors que certains muscles qui opèrent au sommet font obstacle à la circulation du sang. D'où le visage parfois congestionné des acteurs, conférenciers ou avocats qui respirent ainsi.

D'instinct, l'homme qui prend son souffle pour héler, pour chanter, dégage son thorax, s'élève, cambre ses reins et s'arrange de façon à réaliser toutes les conditions d'une bonne ampliation thoracique. Que la respiration soit donc abdominale. Ne craignez pas outre mesure d'approfondir votre respiration. J'ajoute que la respiration buccale sèche l'intérieur de la bouche, ce qui incommode l'articulation, et, de plus essouffle. Les coureurs savent qu'ils doivent respirer du nez. Rexpirez souvent ainsi.

Plus l'aspiration est puissante, plus puissante est l'expiration et plus le son peut être volumineux et durable. Comme vous aurez besoin de sons forts et prolongés, vous devez développer votre capacité respiratoire.

Tenez-vous droit, tête droite, les épaules reculées sans être haussées. Aspirez des narines jusqu'à plénitude des poumons.

1^e Aspirez lentement, 2^e Aspirez de même le Aspirez brusquement. 2^e Expirez de même.

Lorsque vous êtes plus ou moins maîtres de vos moyens respiratoires; vous avez déjà fait sans rien dire, un grand pas dans la diction.

Occupons-nous de votre voix. Pas encore de votre articulation, notez-le bien. Considérons d'abord le son sans envisager le ton, qui en est la hauteur. Après avoir aspiré du nez, ouvrez la bouche en desserrant les dents, et, gardant la langue étendue dans le maxillaire inférieur, émettez et soutenez un son. C'est ce que beaucoup de personnes font à peine dans la conversation.

DÉFAUT DE SON

Ils peuvent provenir soit d'une mauvaise santé générale, soit d'une lésion d'un ou de plusieurs organes phonateurs. Fort heureusement on peut avoir une ou plusieurs imperfections vo-

cales sans être malade, sans avoir la moindre lésion. Il suffit alors de l'orthophonie. C'est l'art de corriger, par des exercices spéciaux, les défauts de la voix et de l'articulation. La plupart de ces exercices ne peuvent être efficaces que précédés d'exercices respiratoires, les défauts à combattre proviennent surtout d'une mauvaise respiration. Si votre voix est simplement forte, si ample que soit la vôtre, pourquoi n'en pas augmenter la puissance? Voici des exercices. Faites-les sur votre ton le moins fatiguant, c'est-à-dire la bouche ouverte de manière à donner le son A.

DÉMONSTRATION

1e Déployez la voix au fur et à mesure de l'expiration, Ex:
2e Déployez-la surtout tout de suite, et conservez-lui la même intensité, Ex.

3e Augmentez, puis diminuez l'intensité, Ex.

4e Le même, mais en augmentant et en diminuant l'intensité, Ex.

5e En de brèves expirations, lâchez des sons plus ou moins volumineux, Ex. (Gamme).

Quel qu'en soit le volume, ils se peut que votre voix tremble, moins sensible que dans la chant, ce défaut nuit pourtant à la diction, surtout à la diction tragique, où le son d'une seule expiration doit souvent le prolonger. Faites les exercices suivants en vous efforçant d'éviter le moindre à-coup. La voix doit couler comme une eau parfaitement unie.

1e Produisez un son en donnant très peu de voix et pendant une très courte durée. Ex.

2e Soutenez un son un peu plus volumineux et un peu plus long. Ex.

Ainsi de suite, en passant à un son un peu plus volumineux et un peu plus long lorsque vous serez satisfait de la façon dont vous aurez soutenu le précédent.

LA PAUSE

Quand le souffle est épuisé ce qui vous a permis de prolonger plus ou moins un son, il faut absolument que vous aspiriez de nouveau pour en émettre un autre ou, tout simplement, pour vous approvisionner d'air. D'où la nécessité d'une pause, si courte, si imperceptible que soit cette interruption. L'ensemble de ces pauses de plus ou moins de durée constitue la ponctuation. Nous aurons plusieurs fois à revenir sur cette partie très importante de la diction proprement dite. D'ores et déjà, nous occupant de la voix elle-même, nous devons nous occuper du silence, repos qui lui est essentiel. Très souvent, la pause doit être on ne peut plus courte. C'est ce genre de pause qui permet l'aspiration fréquente, sans laquelle peuvent se produire l'essoufflement et le hoquet dramatique. Le hoquet c'est l'aspiration sonore. Ce défaut d'expiration provient d'expirations trop longues, qui nécessitent de trop brusques aspirations. Pour éviter ce sifflement de la poitrine, ces râlements insoutenables, que quelques personnes font entendre au théâtre, il est un moyen sûr que l'expérience m'a fourni, et le voici: l'acteur doit reprendre sa respiration avant que l'air soit entièrement expiré de sa poitrine, et que le besoin et la fatigue le forcent d'en aspirer un trop grand volume à la fois. Il faut donc qu'il aspire de l'air peu et souvent, et surtout avant que la nécessité l'y contraigne. Les plus légères aspirations suffisent, si elles sont fréquentes; mais dans ce cas il doit mettre une grande adresse à ce qu'elles soient inaperçues.

1e Exercez-vous donc tout de suite, à faire, au cours d'une succession de sons, des pauses fréquentes, aussi peu perceptibles que possible et employées à l'aspiration. Mais la diction réclame des pauses d'une durée plus ou moins considérables. On désigne les plus longues sous le nom de temps. Nous en verrons plus tard toute l'importance. Dès maintenant, habituez-vous à en faire usage, avant d'être arrivé à la parole, qui est, n'est-ce pas? le son diversement articulé.

2e Entre des sons prolongés, prenez des temps plus ou moins longs, en tenant la bouche close, mais en respirant du nez à votre aise.

2e Mêlez enfin cet exercice au précédent: à votre gré, mettez entre les sons des pauses plus ou moins courtes, plus ou moins longues. Avec cet exercices, vous ferez ainsi progrès vers la diction réelle.

LE TON

Des voix peuvent différer entre elles et chacune peut différer d'elle-même son seulement par le volume, mais encore par la hauteur du son, le ton. On nomme modulation, le passage d'un ton à un autre, Tandis que, dans la voix chantante, l'échelle du ton est à peu près de deux octaves celle de la voix parlante est d'environ un octave. De même que pour le chant, le travail peut, pour la diction, augmenter l'échelle dont on dispose. Une des caractéristiques de la mauvaise diction est la monotonie. C'est le défaut des orateurs et des causeurs dont la parole produit plus ou moins un effet somnifère. C'est un de ceux qui s'opposent le plus à l'expression des sentiments.

TONS GÉNÉRAUX

Tout le monde sait que nous disposons tous de trois tons généraux: le grave, le médium et l'aigu. Il va s'en dire que chacun de ces tons diffère souvent selon la personne qui l'emploie. Si dans l'enseignement oral, j'avais à vous conseiller la voix grave, par exemple, il s'agirait de la vôtre et non de la mienne, qui peut être votre médium. Peut-être va-t-il sans dire que aussi les expressions de voix de poitrine, pour voix plus ou moins grave et souvent de tête, pour voix aiguë ne correspondent qu'aux impressions des bords de la glotte, c'est-à-dire des cordes vocales.

C'est du médium que vous devez vous servir le plus. Le moindre passage d'une nuance à une autre, le moindre modulation constitue une inflexion.

1e Montez du premier au dernier degré du ton grave. Descendez du dernier au premier.

2e De même pour le médium.

3e De même pour le ton aigu.

Vous pourrez, d'ailleurs, avoir besoin de passer, dans une seule expiration de nuance en nuance, du ton le plus grave au ton le plus aigu ou vice versa. Faites deux exercices relatifs à ces changements progressifs et réguliers. Ces deux gammes, réunissez-les en une seule expiration, une première fois en commençant par la gamme ascendante, une seconde en commençant par la gamme descendante. Mais très souvent dans la diction, la succession des nuances du ton n'a rien de régulier. Faites un exercice où le ton soit irrégulier et constamment modifié.

Nous allons avoir terminé cette partie consacrée aux études vocales et peut-être n'aurez-vous jamais mieux respiré. Il me reste à vous recommander l'exercice qui résume tous les précédents; d'une voix aussi correcte que possible, émettez une grande quantité de sons en variant la durée des aspirations et des pauses et en variant les sons mêmes tant au point de vue du volume qu'à celui du ton. Ce sera quelque chose d'à peu près vivant, presque un langage.

LA PRONONCIATION

Comme professeur de diction j'attache une extrême importance à la prononciation, car, par prononciation, j'entends l'action de rendre très distinctes les diverses syllabes par le jeu de l'appareil vocal. Sans articulation pas de diction.

Ici se place toute la méthode détaillée des voyelles et des consonnes ainsi que la méthode des liaisons qu'il serait vraiment trop long de vous donner en détails, à moins que vous ne désiriez que nous passions ensembles 24 ou 48 heures sans manger ni boire ni dormir, je suis à votre disposition, (non? alors je continue).

Nous arrivons à l'articulation. Ex: je commence par la déliation de la langue par ces mots (Te-De) lentement puis vite (Te-De-Gue-De) lentement puis vite, les deux exercices mélangés et le roulement du bout de la langue, c'est former nettement les syllabes. Dans la conversation on parle plus ou moins comme beaucoup de londoniens, en desserrant peu les lèvres. Tout une partie d'un autitoire ne comprendrait rien à une telle diction. La plupart du temps quand on crie à un acteur ou à un orateur "Plus Haut!" ce n'est pas qu'il parle trop bas: c'est qu'il articule insuffisamment.

Il est bien entendu que presque tout le monde sait articuler voyelles et consonnes: exercez-vous pourtant à les articuler, en exagérant l'articulation. Et voici les premiers exercices avec lesquels j'arrive (je l'affirme) à obtenir une diction très nette de tous mes élèves en leur apprenant comment, pourquoi et avec quoi ils doivent prononcer les syllabes suivantes:

- 1o Des lèvres: Ba et pa.
- 2o Des lèvres et des dents: Va et fa;
- 3o Des lèvres et avec résonnance de nez: Ma;
- 4o Avec le sommet de la langue et des dents: Da et ta.;
- 5o Avec sifflements des dents: Sa et ses;
- 6o Avec le sommet de la langue les dents et le nez: Na;
- 7o Avec le sommet de la langue et le palais: Ja, je, cha;
- 8o Avec roulement du bout de la langue: La
- 9o Avec le dos de la langue, le palais et le nez: Gna;
- 10o Avec le dos de la langue et le palais en arrière: Ga et ka.

L'R

Beaucoup de gens (la plupart des Parisiens) articulent l'r en faisant vibrer la luette dans la langue en gouttière. C'est ce qui constitue le gresseyment. Cela n'a aucune raison d'être, sinon une habitude prise à Paris depuis longtemps.

D'abord, une articulation aussi gutturale n'a rien de bien agréable à l'oreille et puis l'articulé par la luette gêne l'émission de la voix. Enfin, de deux choses l'une: ou pour donner à certains mots la force qu'ils doivent avoir, en gresseye avec énergie et l'on se fatigue: ou l'on escamote plus ou moins l'r, comme on fait souvent dans la conversation, ce qui pour le moins, amollit la diction. Comment faut-il donc articuler l'r (Ex.) En portant le bout de la langue jusqu'au bout du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement prolongé. Cette vibration ressemble au roulement du tambour. Imitez le tambour (pas vous tous, Messieurs, car cela ferait une musique peut-être peu agréable) du bout de la langue contre les alvéoles supérieures, faites rrrrr. Peut-être arriverez-vous bientôt à rouler l'r durant toute une expiration. Vous aurez alors moins de difficulté à prononcer toutes les voyelles précédées de l'r: ra, re etc., puis des mots avec r articulée depuis ceux où elle est initiale: rame, par exemple, jusqu'à ceux où elle est finale: alcazar. Enfin, articulez l'r de la langue toutes les fois que vous la rencontrerez dans vos lectures, dans vos récitations, Peu à peu, renoncez, dans la conversation, à l'articulation gutturale. Notez toutefois que rien n'est plus déplorable qu'une mauvaise articulation de l'r linguale. Avant de posséder la bonne gresseyez hardiment s'il vous faut parler en public. Entre autres choses, vous aurez cela de commun avec maints orateurs de talent.

MOLESSES

De tous les défauts de l'articulation, c'est le plus répandu. Un moyen de le corriger consiste à prononcer les syllabes avec les dents serrées. Il faut arriver à parler ainsi d'une façon distincte. Les dent desserrées, l'articulation sera d'autant plus nette qu'on aura imposé plus d'efforts à la langue, aux joues et aux lèvres.

SUPPRESSION

Défaut provenant de la mollesse, de la négligence. On escamote des e sans accent, mais qui n'en sont pas muets pour cela. Ex. p, tit homme au lieu de petit homme; encre, noire, au lieu d'encre noir: dé-jner, au lieu de déjeuner. On dit: avé vous, pour avec vous, com'i faut po;ur comme il faut; I m'ennuie pour il m'ennuie. Si vous plaît pour s'il vous plaît, mi-eu pour milieu. Comme les créoles, les "Incroyables" du Directoire l'on supprime tous les r. En tant qu'exercice, exagérez l'articulation des voyelles et des consonnes ordinairement omises.

SUBSTITUTION OU BLESITE

On peut définir la blésite: toute substitution d'un élément syllabique à un autre. le nombre des blésités est donc immense, nous les classerons ainsi.

1o Les plus fréquentes, celles qui concernent les consonnes soufflées. le zézaïement (z pour je ou g) zuze pour juge; le sésaiement (s dure pour ch) sapeau pour chapeau:

2o Les jotacismes (je pour ce, che pour je): ching chous pour cinq sous, chargon pour jargon. Les blésités se rapportant aux autres consonnes; l pour r, colèle pour lère, comme chez certains Provençaux, ou, comme chez beaucoup de Parisiens. Il pour l, jeul'air, jeul'le veux pour je l'ai, je le veux. Ex. Dites: *La colline n'est ni lointaine ni longue, et sentez* si vous ne vous trompez pas, b. pour p, d pour t, g dur pour c dur ou vice versa, comme chez les Allemands parlant français: teux pons carçons pour deux bons garçons.

3o Les blésités concernant les voyelles. A fermé pour a ouvert, villâge pour village. Et, défauts bien plus répandus, a, o ouverts pour a, o fermés: age pour âge—role pour rôle; e ou ai fermés pour è ou ai ouverts; il fé dé progrès—pour—il fait des progrès. La substitution des voyelles nasales: minger ou monger pour manger; chakin pour chacun.

Tous ces défauts proviennent souvent de ce qu'on ignore la prononciation correcte ou d'une simple négligence. Souvent aussi, les personnes qui blèsent ne peuvent matériellement pas articuler comme on doit le faire. Eh bien, il faut d'abord qu'elles sachent nettement comment se forme la consonne ou la voyelle qu'elles articulent mal. Pour cela, qu'elles commencent à émettre la consonne ou la voyelle en une seule syllabe; qu'elles abordent ensuite des polysyllabes isolées. des phrases détachées, pour arriver enfin au discours suivi.

BALBUTIEMENT

C'est l'hésitation sur une syllabe qui fait qu'on la prononce indistinctement, incomplètement, qu'on la répète ou qu'on répète une ou plusieurs des précédentes. Cela provient d'une innervation défectueuse causée elle-même par la timidité. Un trouble quelconque, une indécision de la pensée.

La volonté doit agir sur les organes articulateurs, les obliger à exécuter les mouvements exigés par telle syllabe et les empêcher de reproduire ceux qu'ils viennent de faire. Lire en exagérant la lenteur la régularité et l'articulation: lire des vers en observant bien le rythme, et dans la causerie, tâcher de savoir précisément ce qu'on va dire et vouloir le dire.

BEGAIEMENT

Ce grave défaut consiste en un brusque arrêt de la parole, souvent accompagné de grimaces, et en des répétitions de syllabes. Il provient d'un manque de simultanéité entre l'émission du souffle et l'articulation des mots. Les bègues parlent pendant l'aspiration ou trop tard au cours de l'expiration. Il faut à peu près trois semaines pour corriger ce vice.

PREMIERE SEMAINE: Exercices concernant l'aspiration et l'expiration (deux temps précédés d'un repos) Emploi de l'ex-

piration pour l'émission de sons séparés puis de sons liés. Les voyelles d'abord, les voyelles étant d'une prononciation plus facile, puis les consonnes, les mots, les phrases, le discours. En dehors des exercices, le silence.

DEUXIEME SEMAINE: La parole est rendue à l'élève. Il ne bégaie plus s'il parle très lentement, s'il se conforme à ce qui lui a été enseigné sur les mouvements réguliers de la langue et des lèvres, sur la syllabation naturelle, etc., Grimaces, spasmes hésitations, répétitions ont disparu.

TROISIEME SEMAINE: Consolider l'habitude de parler avec précaution et méthode. Etude des coupures de la phrase et des inflexions. Remplacement de la syllabation très marquée par une diction posée, mais légèrement accentuée. Pour que de tels résultats soient si promptement obtenus il faut que le sujet unisse une assez vive intelligence à une ferme volonté. Sans cela il n'est pas tout à fait guéri, mais convalescent; j'ajoute que les exercices de respiration au grand air sont aussi préconisés.

BREDOUILLEMENT

C'est une précipitation du débit, rendu ainsi plus ou moins intelligible; c'est le chevauchement d'une syllabe sur une autre, la suppression de syllabes, de mots.

Je considère ce vice comme le plus difficile à guérir. Le bredouilleur parle comme il pense, comme il agit, il doit essayer de gesticuler, de marcher lentement, de penser, de sentir calmement. Comme exercices spéciaux, lectures, récitation extrêmement lentes, avec pauses fréquentes et articulations très nettes; débits sur un rythme, en battant la mesure.

LA PONCTUATION

Ponctuation aspiratoire vous devez aller jusqu'à la fin des phrases sans donner l'impression que vous avez besoin d'air. Notez que vous pouvez par de légères et assez fréquentes aspirations, respirer plus d'une fois sans qu'on s'en aperçoive. Pour acquérir cette habileté, il faut faire un exercice spécial.

Mais quand pouvez-vous prendre des repos afin d'aspirer plus ou moins franchement? Lorsque, à la fois, l'utilité et la logique vous invitent à séparer un mot: généralement entre les phrases plus ou moins longues, entre les longues séries de mots unis, plus ou moins rigoureusement, par le sens. Vous fier à la ponctuation écrite serait une grave imprudence. La ponctuation écrite sépare de petites lignes les phrases, les membres de phrases, les sujets, les attributs, les compléments de même nature. Ils ont leur grande utilité, ces petits signes; mais une expérience suffit pour se rendre compte qu'ils n'indiquent pas toujours des repos ou l'on puisse aspirer amplement. Quant au nombre des aspirations, il dépend du volume d'air que l'on peut aspirer, du volume de voix à émettre et de l'intensité à donner à certaines phrases, à certains mots.

PONCTUATION GENERALE

Il ne faudrait pas croire que toute la ponctuation orale consiste en aspirations. Ponctuer en parlant c'est fréquemment séparer un mot d'un autre sans prendre d'air dans l'intervalle. Dans cette pensée de Pascal: "Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même". Il n'est pas utile d'aspirer après le monde, et, pourtant, une courte interruption s'impose à cet instant. Il faut ponctuer, — parfois nettement, souvent d'une façon presque imperceptible, — toute les fois qu'il y a ponctuation écrite pourvu, bien entendu, qu'elle soit correcte.

Mais, bien des fois, il faut ponctuer oralement quand il n'y a pas de ponctuation écrite, soit qu'elle ne soit pas d'usage en la circonstance soit que l'auteur, à dessin ou par omission involontaire, ne l'ait pas employée! Il faut ponctuer, souvent presque insensiblement. En lisant, en récitant, certaines personnes hachent de repos leur élocution. Elles parlent clairement: mais leur diction est tout aussi fautive que celle qui déroule les phrases sans le moindre arrêt.

La durée de la pause, le plus souvent relative au mouvement du débit, est souvent presque nulle. Ex: comptez très vite, un, deux, trois quatre, cinq, six, sept. Peut-on dire que vous avez fait une pause entre ces nombres? Cependant, vous avez ponctué. Au lieu de n'appuyer que sur trois et sur cinq comme vous l'auriez fait s'il s'était agi de mots ainsi composés: undeütroi, katrecink, vous avez appuyé sur chaque petit mot.

C'est que la ponctuation ne consiste pas toujours en de véritables pauses: souvent elle consiste en de simples nuances de diction. Ici vient une méthode détaillée trop longue à vous donner et nous passons aux vers.

LES VERS

Doit-on dire les vers comme la prose? Pour un grand nombre de gens, dire des vers, c'est marquer le rythme de façon à faire entendre une sorte de mélodie. Telle fut longtemps la mode au théâtre, au moins pour la tragédie. J'ai lu dans un vieil ouvrage que les premiers qui s'en dégagèrent furent Baron, l'élève et l'ami de Molière, et Adrienne Lecouvreur. Il s'en faut de beaucoup qu'on y ait tout à fait renoncé. C'est la manière de maints acteurs non sans talent. Elle est fautive. La parole est bien un chant mais un chant tout spécial. En donnant au verbe chanté un sens voisin de celui qu'il a d'ordinaire, on peut affirmer qu'il ne faut pas chanter les vers.

Il ne s'en suit pas que la diction doive les transformer en prose. La mesure et la rime sont choses trop agréables à l'oreille pour qu'on ait le droit de les dissimuler à dessein. Rien de plus légitime que la protestation des poètes à l'égard de cette musique orale. Si donc, par chant, on entend la diction qui, tout en restant naturelle, fait sentir tout ce que les vers ont de musical, on peut affirmer qu'il faut les chanter.

Il y a d'ailleurs, avec tout un genre intermédiaire, deux grandes espèces de vers: ceux qui ne sont qu'une prose mesurée et rimée; ceux qui abondent dans les fables, dans les simples récits, dans les comédies et les drames; ceux de la poésie plus ou moins réaliste, ce sont les vers prosaïques, et, d'autre part, les vers lyriques; ceux des nobles poèmes; ceux qu'on pourrait littéralement chanter sur de la musique.

C'est à ces vers que convient le moins la diction des acteurs modernes qui s'appliquent à parler la poésie. N'est-il pas illogique d'imiter l'élocution ordinaire, alors, qu'on interprète une tout autre langue que celle de la conversation banale? Ecoutez ceci:

A cette heure elle oublie le théâtre et tous les prestiges de Thalie: mais quant elle entendra, sous ces feuillages verts, autour d'elle, éclater la tempête des vers tragiques, excitant, comme une douce pluie, les larmes qu'un instant après le rire essuie follement, alors comme en écoutant le val plein du bruit des clairons furieux, un cheval de guerre tout à coup tressaille; comme Achille frémit sous des habits de vierge, en son asile, pour avoir entendu sonner les javalots: ainsi Florise, amis, sentira ses yeux clos s'ouvrir!

Ai-je réussi à vous tromper? c'est un passage d'une comédie en vers. Nous allons maintenant la lire en rythmant et en lui rendant toute sa musique, et sentez combien il est ainsi plus éloquent.

A cette heure elle oublie.

Le théâtre et tous les prestiges de Thalie:
Mais quand elle entendra, sous ces feuillages verts,
Autour d'elle, éclater la tempête des vers
Tragiques, excitant, comme une douce pluie.
Les larmes qu'un instant près le rire essuie
Follement, alors, comme en écoutant le val
Plein du bruit des clairons furieux, un cheval
De guerre tout à coup tressaille, comme Achille,
Frémit sous des habits de vierge, en son asile.
Pour avoir entendu sonner les Javalots;
Ainsi Florise, amis, sentira ses yeux clos.
S'ouvrir.

(Nouvelle Florise)

Ici, aussi j'apprends ma méthode détaillée de dire les vers, puis nous avons l'étude du débat, de l'expression, du style, des inflexions, du mouvement, du volume vocal, de la valeur du sentiment, de l'opposition et nous arrivons à la méthode des gestes, méthode très importante et qui précède la méthode mimique sur laquelle je vous demanderai de m'arrêter quelques minutes. La plupart des débutants ne savent que faire de leur corps, de leur visage, de leurs bras, de leurs mains, de leurs doigts. Non seulement ils n'osent pas, mais ils ne savent pas s'en servir. Il faut donc recréer un vocabulaire mimique; apprendre tout d'abord à en prononcer les mots: apprendre ensuite leur signification et enfin, selon les besoins puiser dans le vocabulaire. Il faut y puiser modérément. Le langage oral rend quantité de gestes inutiles, et tout ce qui est inutile ne vaut rien. Un geste parfois dans notre pensée, mimique générale, n'est qu'un élément quelconque de la mimique. Un jeu de physionomie n'est-il pas un geste de visage? Une attitude n'est-elle pas un geste du corps?

En réalité, il n'y a qu'un langage, tantôt mimique, tantôt verbal, le plus souvent mimique et verbal à la fois. L'enseignement de la diction doit le moins possible décomposer le langage; dès que l'élève apprend à exprimer quoi que ce soit au moyen de la parole il doit apprendre à le mimer.

Une physionomie, un geste une attitude aide à trouver l'inflexion juste.

Appliquez-vous d'abord à donner plus de netteté, de clarté aux éléments qui vont vous servir à ce langage. Regardez-vous dans une glace, sinon dans plusieurs et travaillez sans faire un seul geste. Ouvrez grandement les paupières, Fermez-les plus ou moins. Sans déplacer le visage, dirigez les iris à droite et à gauche, vers le ciel, vers le sol. Allumez, adoucissez, éteignez les yeux. Froncez les sourcils, creusez la ride unique ou double qui se dessine entre eux, Haussez plus ou moins la bouche, en hauteur, en largeur. Puis les expressions diverses suivantes.

YEUX DE GRACE

1 Naturel... 2 Sourire... 3 Rire... 4 Eclat de rire... 5 Douteur... 6 Pleurs... 7 Méchanceté... 8 Colère... 9 Sournois... 10 Etonnement... 11 Peur... 12 Frayeur... 13 Le doute... 14 L'Ironie... 15 Curiosité... 16 La réflexion...—Et maintenant, les gestes, Elargissez-les, précisez-les. Et il faut surtout que le geste soit précis, qu'il se dirige nettement vers l'objet qu'il désigne où est censé désigner, qu'il exprime en toute évidence le sentiment qu'il doit exprimer, Tournez la tête à droite, à gauche; levez-la, baissez-la. Tendez le bras droit, le bras gauche, en avant, de côté, en arrière. Ouvrez plus ou moins les bras, croisez-les; levez-les, plus ou moins, laissez-les tomber. Joignez les mains, laissez-les pendre. Faites décrire à l'une et à l'autre des courbes horizontales diverses lignes en divers sens. Tendez l'index en tenant pliés les trois autres doigts. Fermez le poing; écarter les doigts. Tournez la paume vers vous et contrairement vers le sol. Enfin les attitudes!

Tenez-vous debout. Bombez la poitrine; courbez le dos,—les pieds l'un près de l'autre; les pieds écartés. Marchez. Pas moyens, pas grands. Allure lente, pesante; allure rapide, légère. Asseyez-vous. Puis les scènes suivantes mimer par expression, gestes et pensée sans une parole.

Scène de curiosité et de peine puis l'assurance calme et le rire.

Scène de sensation brusque de peur.

Scène de sensation de joie.

Scène de la lettre, apportée, et donnant, l'étonnement, l'indifférence, la joie, le calme. Ex. (démontrez la dernière) Travail très difficile, c'est possible, mais absolument indispensable et tous les professeurs doivent enseigner le geste avec beaucoup de sévérité s'ils veulent obtenir de leurs élèves la perfection dans la diction, car je le dis hautement; sans expression et sans geste pas de bonne diction. Je viens de soulever un coin de ma méthode des gestes et vous m'excuserez si je ne vais pas plus avant mais elle est très longue et je l'applique différemment selon le caractère de l'élève. Je puis cependant ajouter qu'il y a cinq catégories de gestes qui sont:

1o—Le geste de sensation

2o—Le geste d'action

3o—Le geste de sentiment

4o—Le geste d'indication

5o—Le geste d'imitation.

Je les enseigne en décomposant et individuellement, il y a aussi des défauts dans les gestes; je les indique en détails et voici.

1o—Tout ce qui masque l'expression

2o—Tout ce qui dépasse l'expression juste.

3o—Le sans-gêne, la vulgarité, l'incorrection

4o—La grimace

5o—Tout ce qui est disgracieux.

6o—La mobilité excessive des yeux, de la tête, des doigts, des mains, des membres, du corps.

7o—La répétition excessive

8o—L'immobilité.

1o—Une des qualités premières de la mimique est la sobriété; sobriété de la mimique générale; sobriété du geste proprement dit, sobriété du jeu de physionomie.

2o—Il faut que l'harmonie règne entre les expressions des différentes parties du corps. Par exemple, l'attitude qui consiste à projeter le torse en avant, un pied séparé de l'autre par un grand pas, la main fermée au bout du bras tendu en avant, ne peut se combiner avec la douceur, le calme, l'insignifiance du visage.

3o—Bien que sobre, le geste, peut être varié. La variété: autre qualité de la mimique. Après avoir employé le bras droit, faites un peu agir le gauche alors même que le droit pourrait tout aussi convenablement vous servir. Après avoir tourné, penché, branlé la tête, tenez-la immobile.. laissant au visage seul la tâche de l'expression. Confiez-la, cette tâche, tantôt à une partie du corps, tantôt à une autre.

4o—Qualité très importante aussi: la liberté, l'aisance. Le geste d'un bras suffit bien des fois. Mais souvent aussi, vous pouvez, vous devez recourir au geste des deux bras. Le bras qui gesticule le plus doit être celui du côté duquel on est tourné. C'est le bras droit si l'on fait face à la partie médiane du public, mais, au moindre besoin, n'hésitez pas à vous servir du gauche. J'apprends aussi aux élèves à marcher, s'asseoir, se présenter dans le monde, comment s'habiller à toute heure du jour ou du soir. Et maintenant si vous le permettez je terminerai cette causerie peut-être un peu longue en vous disant quelques mots sur la timidité que je m'efforce d'enlever à certains élèves car elle peut être un danger dans toute leur vie, intime, commerciale ou artistique. La timidité est une maladie. Elle martyrise ceux qui en sont profondément atteints. Ce qui s'accomplit le plus facilement, ce qui constitue un plaisir devient pour eux une torture. Des hommes que leur intelligence et leur activité destinaient aux plus brillantes carrières ne demeurent dans l'ombre que parce qu'ils ne peuvent s'habituer aux rapports les plus simples de la vie sociale. Des malheureux existent pour qui la sensation d'être regardés par des yeux humains est un supplice. Certains ont des crises de rougeur dont ils souffrent cruellement, que sans trêve ils redoutent. En quoi donc consiste la timidité? En deux émotions souvent combinées: une sorte de peur et une sorte de honte.

Une peur bien différente de la peur proprement dite. Ce qui caractérise celle du timide, c'est qu'elle n'est causée par aucun danger véritable. Un homme très courageux peut être excessivement timide.

Une honte bien différente de la honte proprement dite. Ce qui caractérise celle du timide, c'est qu'elle n'est causée par aucune faute, par quoi que ce soit qui vraiment la justifie. Un homme possédant toute espèce de qualités morales et physiques peut être excessivement timide.

Pourtant, quelque chose rapproche la peur et la honte du timide de la peur et de la honte proprement dites: au moins à l'instant où il les éprouve, une raison quelle que vague qu'elle soit, les légitime pour lui, quoique souvent il les veuille juger inexcusables.

Que risque celui qui n'ose pas entrer dans un café, dont le cœur bat en traversant un salon, qui tremble en sonnant à la porte d'un protecteur?

Rien, absolument rien, Mais si! un sourire ironique (ou qu'il

peut croire ironique) une réception tant soit peu froide (ou qu'il peut juger telle)

L'enfant timide qui rougit dès qu'on le regarde, a-t-il une faute à se reprocher. Il est honteux sans raison. Qui sait? Tout au moins peut-il se demander, puisqu'on le regarde, s'il n'a rien à se reprocher.

Comment donc nous laisser aller à souffrir vivement de la simple impression défavorable que peut produire notre personne ou l'idée que nous croyons devoir émettre? Non, non, aucun danger ne nous menace dans l'accomplissement des devoirs ordinaires de la vie sociale. Du moins, aucun de ceux que redoute le timide ne mérite vraiment le nom de danger.

Voilà l'indéniable vérité. Agissez en conséquence. Créez des occasions de combattre le mal qui est en vous. Exercez-vous d'abord devant des inconnus; en wagon, en tramways, soutenez le regard qui se porte sur vous; demandez votre chemin à un passant, à un groupe de passants; n'achetez qu'après avoir marchandé; traversez une salle remplie de monde; etc.

Dans les salons, commencez, les premières fois, par prendre part à la conversation générale. Le plus difficile, n'est-ce pas? (Faites-le graduellement par la suite) c'est, avant d'aller vous placer, de prolonger un peu l'entretien avec la dame qui reçoit; c'est de se mêler aux groupes féminins, de se tenir debout, isolé au milieu de tous les regards.

Y a-t-il un remède contre le trac? un remède infaillible, radical? Non, certainement non. Le mal peut du moins s'atténuer, selon les tempéraments. Encore ceux qu'il atteint le plus ne sont-ils pas toujours les plus faibles.

Cependant une santé solide, un bon état du système nerveux est ce qu'il convient d'opposer d'abord à l'envahissement funeste. Aussi doit-on éviter le surmenage, par exemple. Aussi les exercices physiques modérés sont-ils tout indiqués.

Ensuite, il faut savoir le mieux possible ce qu'on doit faire et dire devant le public. La conscience que l'on possède à fond son rôle d'acteur ou d'orateur peut être une force considérable. D'ailleurs, le trac peut d'autant moins nuire au jeu et à la parole qu'il peut y avoir plus d'automatisme dans l'un et l'autre. Ce qui, certes, ne veut pas dire qu'il faut s'efforcer de parler machinalement. Bien au contraire, plus on peut s'absorber dans ce que l'on fait, dans ce que l'on dit, plus on a de chance d'échapper au trac. Mais justement, la vue du public empêche souvent qu'on se recueille et pour moi, le manque de volonté. Ayez une grande volonté et j'affirme que vous combattrez le trac. Et voici les derniers conseils que je donne à tous mes élèves: Vous devez parler assez haut pour que l'on vous entende; assez nettement pour que l'on vous comprenne et assez naturellement pour ne pas causer une impression trop fâcheuse; mais tous les détails concernent la prononciation, l'inflexion, le ton, le mouvement, la ponctuation, le volume, la valeur, tout cela doit vous laisser indifférent. Tout cela si en présence du public, vous songiez à l'appliquer ne pourrait que nuire à votre diction, la rendre moins naturelle. Tout cela, dans la lecture et la récitation gênerait l'expression des sentiments, et, dans le discours plus ou moins improvisé, s'opposerait à l'inspiration.

Devant un auditoire, il suffit à la rigueur, pourvu que vous vous fassiez comprendre, que vous pensiez au sens de ce que vous dites. C'est aux heures d'étude que vous devez vous occuper de l'interprétation du sens; c'est à ces heures que vous devez vous efforcer de conformer votre diction aux principes qui vous agréent. Exercez-vous fréquemment, et vous arriverez devant le public, à l'application facile et souvent inconsciente de notions apprises.

Si vous ne parvenez pas à vous corriger de quelques défauts plus ou moins graves (je ne parle pas de défauts intolérables), vous auriez tort de vous décourager.

Ne vous exagérez pas l'importance de vos propres défauts. Ils déplaisent d'autant moins que vous aurez plus développé en vous quelques qualités. Ce qu'il faut surtout au public, c'est qu'on l'intéresse, qu'on l'émeuve.

Mais ne vous contentez pas de le satisfaire. Vous devez lui apporter, lui révéler un art toujours plus clair, plus vrai, plus beau. Si vous voulez être un véritable artiste, soyez un éternel

étudiant. Plus vous apprendrez, plus vous désirerez apprendre. Je ne saurais mieux terminer que sur cette parole de Léonard de Vinci: "Plus on connaît, plus on aime".

(Suite de la page 64)

vaux urgents, peut enfin laisser la maison et se rendre à la brairie. Son arrivée est saluée par des vivats, en souvenir de son succulent potage et de ses délicieuses crêpes. Il lui tardait de voir sa filasse; elle l'examine avec une satisfaction évidente, la caressant de la main. Elle la trouve si soyeuse et si blanche qu'elle félicite sécheurs et broyeurs. Se réservant le plaisir de la mise en paquets, elle compte les poignées, qu'elle attache par douzaine avec l'une d'elles. Ce travail se prolonge, car les poignées continuent à *pleuvoir* devant elle.

Les ombres ont à peine commencé à descendre de la montagne, qu'une voix crie: "La grosse botte"; c'est la dernière. L'entrain redouble, le travail est bientôt fini. Le dernier paquet attaché et le feu éteint, filasse, étoupe, ustensiles sont mis dans une charette attelée à *Drill*, le vieux cheval choisi pour son *allure prudente*, qui vaut une police d'assurance à la vaisselle. Gens et bagage reviennent à la maison.

Le dîner avait été plutôt bref; on déguste le souper en gourmets. Le menu en est d'ailleurs appétissant: ragoût d'agneau à la farine grillé et aux petites pâtes, côtelettes aux pommes de terre rôties à la fermière, sang de mouton à la sauce blanche canadienne où excellaient nos mères, lait caillé couvert de sa crème et d'une épaisse couche de sucre d'érable. Le tout assaisonné d'appétit et de gaieté. Oh! les repas du bon vieux temps!

Quelques veilleux arrivent. Les soirées passent vite avec des histoires et des chansons. Chacun y va de l'une ou de l'autre. Pélerin connaît les deux, et il en a pour tous les goûts. On oublie l'heure, mais l'horloge ramène les veilleux à la notion du temps et les fait lever de leurs sièges pour le départ. Le maître de la maison veut payer ceux qui lui ont si bien prêté main-forte, mais tous refusent obstinément en disant: "On est pas venu pour ça; c'était pour le coup de main et l'agrément". L'on se sépare, tout le monde content. Voilà comment vivaient et se traitaient nos pères.

Nous croyons bon d'ajouter qu'il restait encore à écocher (écanguer) la filasse, en la frappant avec une sorte d'épée de bois appelé *écochoir*—écang). C'est la dernière opération avant le filage, pour la toile ordinaire. S'il s'agit d'une qualité spéciale plus fine, il faut de plus sérancer la filasse, en la passant sur une espèce de peigne appelé *seranc*. Les filaments qui ont résisté à toutes les opérations, servent à filer la chaîne, tandis que les déchets de la broye, de l'échang et du séranc sont utilisés pour la trame, que nos mères appelaient *la tissure*.

Le cadre assigné nous a imposé une concision forcée, quantité d'omissions et l'obligation de finir tout court. "LINOPHILE".



UN POÈTE DE L'ÎLE MAURICE



Pour "Le Terroir", par André de Coudekerke Lambrecht

... Quand je pense à l'art, je suis païen;
En face du problème de la nature,
je me sens panthéiste;
et quand je médite sur le problème moral,
je retourne à l'antique Dieu de nos pères.

GOETHE

Le Canada sait-il qu'il a une petite sœur intellectuelle.

Aux antipodes, au milieu de l'Océan Indien ?

Au sud-est de l'Afrique, loin au large, émerge des eaux une petite île, grande environ de 75 kilomètres sur 50. Cette terre, avec ses voisines: "La Réunion" et "Rodrigues", découvertes par le portugais Marcarenas, forment aujourd'hui l'Archipel des Mascareignes. Celui-ci lui donna d'abord le nom de son navire: "Armée".

Cependant les Hollandais furent les premiers qui colonisèrent cette île et qu'ils baptisèrent "Maurice" en souvenir de leur pieux Maurice de Nassau, mais une invasion de rats chassa les Hollandais, qui furent remplacés par des Français, venus de l'île de la Réunion, Avec des Malgaches de Madagascar, et des Caffre de l'Afrique du Sud. Maurice s'appela alors l'Île de France Et ce n'est que sous Napoléon que les Anglais prirent l'Île de France, à laquelle ils rendirent le nom de "Maurice".

Mais les Anglais laissèrent aux Mauriciens leur langage, leur religion et le code Napoléon. Cette petite colonie, formée de familles françaises, continue donc à conserver le Français dans la Mer des Indes. Le jour de la fête nationale est le 14 juillet, le Consul de France a la première place après le gouverneur anglais et l'hymne anglais est toujours accompagné de la "Marseillaise".

Les Canadiens pourront donc lire avec sympathie les œuvres du poète Mauricien Robert Edouard Hart.

o o o

C'est à l'île Maurice que s'est passé le roman de Bernardin de Saint-Pierre: "Paul et Virginie". Lorsque le paquebot de France, après un grand mois de navigation, — par Suez, Diibouts, Mombassa, Zanzibar, les Comores, Madagascar, La Réunion, — arrive dans la rade de Port-Louis, toute encerclée de monts pointus et mauves, c'est le "Paul" et la "Virginie" qui viennent transborder les passagers.

Devant l'hôtel de ville de *Curepipe* (ville des blancs, dans la montagne), s'élève une statue de "Paul et Virginie".

Et dans le beau Jardin de Pamplemousses, on voit le "Tombeau de Virginie", pierre commémorative... de l'histoire de Bernardin de Saint-Pierre!

L'île Maurice est formée de montagnes, anciennement volcaniques, recouvertes d'arbres durs et épineux, comme le Campèche, — de Flamboyants, arbres à fleurs rouges, — de Multipliants, arbres dont les branches descendent vers le sol et reprennent racine, — de plantes d'Aloes, etc...

Dans les plaines, la grande culture est la Canne à Sucre, longs roseaux verts.

Parmi les animaux sauvages sont le Cerf et le Singe, et parmi les oiseaux, les Perruche et les Serins. Les meilleurs fruits sont les Ananas, les Bananes et les Papayes; — les meilleurs légumes le Manide et le chou Palmiste; — les meilleurs animaux: la chauve-souris, la tortue, le camaron (petite écrevisse) et le Voilier de la Mer des Indes (grand poisson, genre Thon-Espadon)

La population, d'environ 300,000 habitants, est composée de

gouvernement anglais, des colons français, de travailleurs hindoux, de négociants lascars (indo-musulman), de commerçants chinois, et de domestiques mulâtres et métis.

Les Indiens ont leur temple et leurs Mosquées, leurs sacrifices et leur ghoons (fêtes religieuses); — les chinois ont leur pagodes leur grand Dragon et leur théâtre.

... On comprend quelle inépuisable mine est ce pays pour un poète!

Beudelair a composé là ses immortels sonnets "A une dame créole" et "A une Malabaraise";

... "tes pieds sont aussi frais que tes mains, et ta hanche
Est large à faire envie à la plus belle blanche;
A l'artiste pensif ton corps est doux et cher;
Tes grands yeux de velours sont plus noirs que ta chair..."

o o o

Mais tous ces souvenirs, qui repassent dans ma tête m'éloignent d'Edouard Hart.

Jeune homme à l'âme élevée, doué par la nature, esprit fin et sensible, Hart a eu le mérite de travailler courageusement 15 lettres et la musique, au milieu de la dure vie coloniale.

Sa Foi en la Beauté a vaincu... Et tout jeune, la Poésie s'offrit à lui!

Il continua énergiquement la lutte avec la vie, et la destinée généreuse, l'amena à Paris. Hart touchait enfin le foyer intellectuel du monde. Il butinait la France, comme une abeille, et rentrait dans sa ruche, à l'Île Maurice, où son travail s'intensifia encore.

Ses inlassables efforts furent enfin récompensés, et l'Institut de Port-Louis le prit comme Conservateur, ce qui lui donne maintenant tout le temps de se consacrer à l'étude de l'art et au travail de la composition.

Je cite quelques extraits de poèmes de son "Ombre Etoilée" dont il m'avait remis là-bas quelques manuscrits inédits:

"LE VERTIGE D'AIMER"

... "le soir, la vie est douce et poignante, car j'aime.
Un visage est présent, qui luit comme une gemme
A mes yeux... Et je garde encore la douceur
D'avoir posé mon front sur le cœur d'une vierge,

A travers la tièdure du vêtement de serge,
Je sentais ce cœur battre en son rythme berceur.

.....
.....

..... Et la rumeur que fait ton sang,
Ton sang harmonieux, ton sang vif et puissant,
Elle résonne encore en moi, rumeur ténue.
Mais qui m'emplit l'esprit et qui se continue.

Dans mes veines... Je t'aime, et je vis loin de toi,
Et tous les élans de mon être,
Puisque tu n'es plus là, vibrent sans pouvoir naître;
Et ce mystérieux émoi.

Me vient de ton absence et de l'inassouvie
Tendresse qui s'exalte et transforme ma vie
En vaste flots de poésie. "

° ° °

"Dans la lumière australe."
"Salut! terre d'Afrique au soleil radieux,
Salut! ô sol digne des dieux,
Salut! mer indienne aux chants mélodieux.
J'arrive de l'Europe et suis encore morose
Des frimas, des jours gris et des soirs pluvieux. . .
Salut! soleil d'apothéose.
J'ai vécu de pensée aux pays de nivose,
Et je veux vivre par les yeux.

Les anciennes cités, les palais fiers, les temples,
La Tamise et la Seine et les mornes beffrois
Sont imprégnés d'histoire et riches en exemples,
Mais ils sont gris, mais ils sont froids.
Il me fallait revoir ta clarté sans égale
Et sentir ta chaleur, ô terre tropicale,
Pour chanter comme une cigale.
Il me fallait, ô mer! tes effluves de sel,
Ton écume, ta vie et ta voix amicale
Pour retrouver en moi le rythme universel" . . .

° ° °

"EVOLUTION"

"Je croyais qu'il n'est pas de substance en un livre
Qui vaille pour l'esprit, l'intensité de vivre
Parmi la foule. Alors, las d'avoir trop pensé,
J'ai voulu prodiguer le trésor amassé:
J'ai mêlé ma sagesse au vertige des êtres.
J'ai cru que, pour sentir, pour être plus humain,
Il nous est défendu de rêver aux fenêtres,
Et que la poésie est un idéal vain,
Qu'on déserte la vie à chercher le divin
Et qu'on ne doit trahir le réel pour le songe. . .

Mais je n'ai rencontré que mirage et mensonge.
Et j'ai fui la mêlée odieuse, et repris
Le chemin du royaume enchanté de l'Esprit."

° ° °

La beauté de la poésie de Hart consiste en ce qu'il évoque
la pensée moderne, exprimée par un langage ensoleillé, à l'abri
du "mécanisme" européen.

Plusieurs de ses poèmes ont été mis en musique à Paris
par un jeune musicien hongrois de grand talent: *Tibor Harsanyi* (1), — qui a accompagné ces vers d'une musique moderne,
fraîche, fougueuse, et d'un rythme plein d'âme.

ANDRE DE COUDEKERQUE LAMBRECHT.

TYPE DE LA RUE A MONTEVIDEO

Pour le *Terroir*

A toute heure du jour et jusqu'à la nuit avancée, on rencontre
partout des vendeurs ambulants.

C'est le petit camelot qui de bon matin passera à la fenêtre
faisant entendre les syllabes chantantes de sa langue créole, en
annonçant joyeusement: "La Manana — El Dia, El Pais—
journaux montévidéens,—C'est la petite marchande brune, ven-
deuse de douceurs, portant souventes fois son panier sur la tête,
fredonnant sa joie de vivre sous un ciel embaumé, c'est un petit
bronzé qui offrira au passant "un quinto de loteria" (ces loteries
sont permises, bien contrôlées et se font au profit d'œuvres de
charité). C'est le fleuriste ambulant qui tout en vocalisant un
air connu, présentera des fleurs aux couleurs variées. C'est
enfin le vieux marchand de fruits qui, allègrement, jettera le
cri annonciateur de "naranjas" naranjas" et se verra entouré
d'une nuée de petits enfants qui, en échange de leurs sous, rece-
vront de beaux fruits appétissants.

Les débitants de gâteaux ont des vitrines-éta'ages—les mar-
chands de volailles portent sur l'épaule, un baton placé horizon-
talement et sur lequel se trouve suspendu de chaque côté, une
cage renfermant les oiseaux de basse-cour. Les vendeurs d'oi-
gnons déambulent de la même façon, c'est-à-dire qu'au lieu d'une
cage se trouve attaché de chaque côté le "régime" d'oignon.
D'autres fournisseurs de légumes, les "verdulero" passeront
de porte en porte avec une voiture. Bref un grand nombre ont
des échoppes portatives et tiennent boutique en pleine rue!

Dans les tramways à part les vendeurs de journaux, revues,
on y trouve assez souvent un individu à la voix de stentor, qui
débite avec un aplomb extraordinaire et une éloquence digne
d'un orateur des Communes—des boniments ayant pour but de
faire de la réclame pour telle panacée, telle moutarde. Ceux
qui, paisiblement montent dans les tramways pour y lire leurs
journaux n'ont pas de chance! Aussi ces intrus n'ont pas le
charme et la sympathie des petits va-nu-pieds qui si gaiement
annoncent leurs marchandises et savent passer outre lorsque les
clients répondent négativement. Quant aux autres il faut se ré-
signer à les écouter, les endurer jusqu'au bout.

Il y a aussi l'homme sandwich, mais n'en parlons pas—il afflige
la métropole canadienne et c'est de trop que cette vilaine pan-
carte-affiche qui passe mêlée aux piétons.

Il y a le joueur d'orgue de Barbarie que tous connaissent—mais
comment en dirai-je du mal—ne me joue-t-il pas des tangos
charmants—de vieux airs mystérieux qui me font rêver au
pays—mon pays?

RACHELLE.

Le fait du véritable artiste n'est pas de se
méplaire en ce qu'il fit, mais de le comparer tristement
à ce qu'il avait voulu faire.

Il serait vraiment désolant que nous n'ayons
pas eu Racine; mais la France ne serait pas la
France, si Corneille n'eût pas existé.

La femme ne voit jamais ce que l'on fait pour
elle. Elle ne voit que ce qu'on ne fait pas.

(1) T. Harsanyi a composé entre autres: un ballet, deux élégies pour voix de
basse et orchestre, des mélodies, des pièces pour piano, une sonate pour violon et
piano, une rhapsodie, un quatuor, des pièces pour flûte, dédiées à l'auteur de ces
lignes, etc. . .

Ce que l'on pense et ce que l'on dit de nous
 en bien et en mal.



L'Union Nouvelle, de Los Angeles, "organe des populations françaises de la Californie, de l'Arizona, du Nouveau Mexique et de la Basse Californie," publiée à la date du 25 juillet dernier, sous le titre de "Le Fils aîné de la France. (Le Canada Français, une magnifique pièce d'éloquence qui est le texte du discours prononcé par M. A. H. de Trémaudan, le 14 juillet 1925 devant la colonie française de Los Angeles et du sud de la Californie.

Dans le même numéro de ce journal un chroniqueur parlant de cette fête disait:

"Le discours le plus long du programme du 14 juillet a été celui de l'orateur des Canadiens-Français; on lui en a fait des reproches. Montre en main, il a duré exactement 18 minutes, applaudissements compris. C'était la première fois que ce groupe était admis à prendre part aux exercices de la fête nationale des Français. Pour la circonstance, l'orateur avait entrepris de donner un résumé rapide de l'histoire du pays au nom duquel il était invité à parler; à beaucoup cela sembla presque un tour de force qu'il put s'acquitter de sa tâche dans l'espace d'un quart d'heure, temps qu'il mit pour faire toucher du doigt à son auditoire ce qu'a pu accomplir un petit peuple dont la population, par ses seules forces, a passé de 60,000 à 4,000,000 en un peu plus d'un siècle et demi. C'est avec raison qu'on a donné dans le monde à cette étonnante page d'histoire le nom de miracle — le miracle de Québec".

M. de Trémaudan a été long, prétend-on; il a parlé pendant 18 minutes exactement. Ah! si ces gens de Los Angeles entendaient quelques discours de chez-nous!.....

Mais si l'on a trouvé M. de Tremandau long, on a dû également le trouver intéressant, Nous donnons, ci-après quelques larges extraits de son discours dont nous aurions à le remercier très cordialement.

Après un magnifique début où l'orateur évoque la scène qu'il a vu se dérouler autour de l'Ile d'Orléans, le soir, de la véranda, de l'Hôtel de Ste-Pétronille et après l'évocation toute d'érudition de la période des découvertes et des évangélisations dans la Nouvelle-France, l'orateur vient à parler de toutes les luttes qui suivirent le drame des Plaines d'Abraham, toutes les vicissitudes par lesquels les quelques milliers de Français abandonnés sur les rives du Saint-Laurent durent passer pour que, malgré leur isolement au milieu d'ennemis de toute espèce, ils ne mourussent cependant pas.

"On a trop longtemps ignoré," continue l'orateur,

"en France, ou, sur ce continent dans les milieux français, que pendant que s'accomplissait l'œuvre immense et régénératrice de la révolution, le fils aîné de la France, le Canada français, abandonné à ses seules forces et à ses seules ressources d'adolescent, devait lutter aussi bien âprement pour conserver son entité sinon territoriale hélas! du moins ethnique, que sur le terrain politique et économique il dut rompre des lances avec les meilleurs hommes que le conquérant fort de son droit et des moyens que confère la victoire avait à lui opposer.

C'est ainsi que l'on vit des patriotes en 1837, las des persécutions continuelles contre leur langue et leur foi, s'armer, comme le peuple de Paris en 1789. de fourches, de haches et d'autres armes grossières, et se lancer dans une offensive dont le résultat ne pouvait faire de doute. Ils furent vaincus, c'est vrai; leurs chefs furent exécutés ou partirent pour l'exil, c'est encore vrai: mais leur œuvre, comme toute œuvre vraiment vigoureuse, vécut et trois ans plus tard seulement un Louis Hippolyte Lafontaine pouvait se lever en pleine assemblée anglaise et, malgré les cris et les horions avec lesquels on essayait de l'arrêter et d'étouffer ses paroles, parler français: geste si noble et si résolu que l'adversaire qui, il faut le reconnaître, sait applaudir aux belles actions d'une façon pratique plia: et de ce jour, la français fut réadmis sur le même pied que l'anglais sur toute l'étendue du Canada d'alors. Trente-deux ans plus tard un humble métis de l'Ouest aux trois quarts blanc et français, répétait le geste des patriotes de 1837, et grâce à lui, l'ouest canadien non seulement conservait le français comme langue officielle, mais encore acquérait son autonomie et sa place dans la confédération canadienne: j'ai nommé Louis Riel.

Si j'avais plus de temps, je voudrais pouvoir vous parler d'autres grands Canadiens-Français de ce dernier siècle qui surent et qui savent encore maintenir bien haute la bannière de la vieille France, continuer sur ce continent les traditions les plus vraiment de chez nous qu'un puisse désirer, que ces noms soient ceux des Cartier, des Taché, des Langevin, des Laurier, pour parler de quelques disparus, des Gouin, des Lemieux, des Taschereaux pour nommer quelques vivants, ou simplement les noms d'une masse de très humble ouvrier dans la vigne du Seigneur.

J'ai l'honneur de vous parler en ce moment au nom de 6,000 Canadiens-Français établis dans le sud de la Californie. Savez-vous ce que signifie ce chiffre. Je vais essayer de vous le faire comprendre. Six mille, nous apprend de Tonty dans une conversation qu'il eut avec La Salle le 9 avril 1682, alors que tous

deux descendants le Mississippi, 6,000 c'était exactement le chiffre de la population française de la Nouvelle-France en 1668; le recensement que fit faire Colbert en 1671 montra que cette population, en trois ans, avait passé à 7,000; en 1677 elle se chiffrait à 9,000, et en 1682, à plus de 12,000. Lorsque le Canada fut cédé à l'Angleterre, en 1763, la population française était de 60,000, et aujourd'hui, un siècle et demi seulement plus tard, si l'on compte comme on doit le faire les Canadiens-français établis aux Etats-Unis, cette population est d'au moins 4,000,000. Ah! on a eu raison d'appeler la survie de la poignée de Français de 1763 sur le Saint-Laurent, le miracle de Québec.

Il y a plusieurs manières d'accomplir de grandes choses; les Français de France—pour m'exprimer comme on le fait au Canada—ont versé et versent encore gaiement leur sang sur tous les champs de bataille d'Europe et du monde pour répandre les idées de civilisation et d'émancipation; les Français du Canada, les Canadiens Français, eux, voient à ce que leur groupe, trop petit encore à leur gré, pour oser le sacrifier sans compter, vive et se multiplie, afin de pouvoir répéter sur le sol d'Amérique, qui est destiné à être le sol des grands faits de l'avenir, le geste de leurs cousins de France lorsque l'heure sera venue, "Gesta Dei per Francos". Car le fils aîné de la France se sait digne de sa mère, et il veut rester tel: il en prend les moyens en donnant la vie sans calculer, confiant, grâce à sa foi naïve et robuste dans cette belle parole des livres saints: "Dieu refuse-t-il leur pâture aux moindres de ses créatures."

Et ici qu'on me permette d'ouvrir une parenthèse. Parce que dans les années qui suivirent la découverte de l'Amérique on prit l'habitude, en Europe, en France comme ailleurs, d'y expatrier les déchets sociaux de ces temps, on s'imagine qu'il en fut ainsi pour le Canada que ce pays fut d'abord peuplé par des forçats et autres indésirables. Et l'on s'étonne que le Canadien Français, tenant d'ailleurs en cela du Français, soit susceptible! L'on s'étonne qu'il ressente les calomnies d'hommes qui, à cause de leur science, tel, un marquis de Vogüé de l'Académie Française, devraient connaître mieux! C'est que les historiens français ont fait l'erreur de prendre pour le Canada les Antilles, et d'y faire aborder les vaisseaux chargés de vauriens et de filles de mauvaise vie au lieu de les expédier à la Martinique et à St-Christophe qui furent les lieux où en réalité les transportèrent les navires de Sa Majesté. Dieu sait qu'il n'est rien de plus pur et de plus noble que le sang des marins, des soldats, des paysans et des gentilshommes campagnards, Normands, Saintongeais, Poitevins, Tourangeaux, Vandéens ou de l'Aunis ou de l'Ile de France qui furent les découvreurs, les conquérants et les pionniers de la Nouvelle-France. Il me semble qu'il suffit de lire quelque -uns des noms que je don-

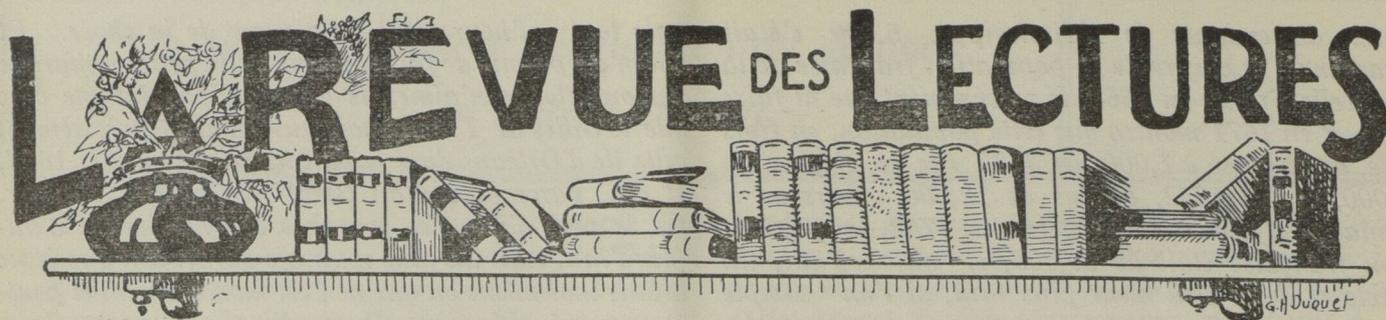
nais tout à l'heure, pour s'assurer de la chose. Et s'il m'est permis de faire ici une toute petite remarque personnelle, je n'aimerais guère qu'on vînt me dire que le Gilles de Trémaudan qui habitait précisément cette île d'Orléans dont je parlais au début, vers 1654, et qui, parce qu'il était Sieur du Moulin Manier, fut le père d'une des branches des Dumoulin d'aujourd'hui, était un plus mauvais garnement que je ne le suis moi-même ou que ne l'est mon bon ami et peut-être cousin, Monsieur Dumoulin que vous connaissez tous.

Le peuple canadien-français est essentiellement un peuple de cultivateurs et d'artisans. Le riche, chez lui, est rare. Il est trop occupé à faire des enfants pour pouvoir amasser beaucoup de dollars. Le Canadien-Français est donc par excellence un homme du peuple, de cette classe qui fait les grandes choses, comme la prise de la Bastille dont nous célébrons aujourd'hui le 136^e anniversaire, de cette foule qui dans tous les pays du monde écrit les plus belles pages d'histoire et les plus vigoureuses. Je puis vous le certifier—je crois qu'après avoir vécu trente ans parmi eux, après les avoir étudiés dans toutes les conditions d'existence, on peut me permettre de penser que je les comprends un peu—je puis donc certifier que s'il est au monde un peuple qui se charge d'écrire l'histoire, de l'écrire rapidement et de l'écrire bien, c'est le peuple canadien-français qui, il importe de le répéter, de 6,000 qu'il était en 1668 a passé à 60.000 en 1763 et de 60,000 en 1763 a su devenir, par ses seules forces 4,000.000 ou plus en 1925. S'il existe où que ce soit un plus beau geste de volonté de vivre et de faire bien les choses, qu'on me le montre.

Mais tout en aimant la paix et les œuvres de paix, tout en préférant le travail de la terre au métier des armes, tout en ayant une prédilection pour la hache qui jette à bas les forêts afin d'en faire des champs, et la charrue qui ouvre dans ceux-ci le sillon sacré où germera la moisson future de ce blé dont le monde a tant besoin, le fils aîné de la France a trop du sang de celle-ci dans les veines pour permettre qu'on lui pile trop pesamment sur les orteils—comme il aime à dire. Je vous l'ai montré dans Québec en 1837, et en 1870, dans l'Ouest.; j'aurais pu vous le montrer aussi en 1774, en 1812, en 1849 luttant cette fois contre l'envahisseur. J'aurais pu encore vous le montrer en 1870 courant au consulat français de Montréal pour qu'on l'enrégimentât et l'envoyât à la défense de la vieille mère-patrie lâchement attaquée. Si j'avais plus de temps, je vous lirais une belle poésie de Louis Fréchette, une véritable épopée contant cet incident, J'aurais pu enfin vous rappeler qu'en 1914 et pendant les quatre années qui suivirent nombreux furent les braves de tout âge et de toute condition qui partirent combattre sur les champs de bataille de France. On les trouvait dans tous les régiments anglais, cana-

(Suite à la page 81)

LA REVUE DES LECTURES



L'EXPIATRICE

Roman par André Jarret, Editions Edouard Garand. 153a, rue Ste-Elizabeth.

La maison Edouard Garand est le siège d'une entreprise littéraire qui semble appelée à un développement considérable. Bien que la tentative date d'hier, tout un catalogue est déjà dressé, mentionnant les œuvres qui sont redevables de leur publication au bienveillant patronage de cette solide organisation d'imprimerie et de librairie. Plusieurs jeunes talents s'y sont révélés, grâce aux encouragements qu'ils auraient difficilement trouvés ailleurs.

Avant de se faire un nom, en effet, il ne suffit pas de produire; les débutants du monde intellectuel sont trop souvent arrêtés, dès leurs premiers essais, par la difficulté de trouver un éditeur consciencieux. Dans la généralité des cas, ou bien on leur impose des débours préalables dépassant leurs ressources, avec perspectives lointaines de recouvrement, ou bien on leur promet un pourcentage problématique, souvent dérisoire, et on les frustre du bénéfice que méritait un long et pénible labeur. Ici, aucune exploitation de ce genre: la maison fait examiner les manuscrits par des critiques compétentes, et elle se charge de tous les frais d'impression et de publicité. Une organisation rationnelle assure l'écoulement rapide des ouvrages, ce qui permet d'offrir aux ouvriers de la plume une rémunération des plus convenables; de cette façon, les nouveaux professionnels ne travaillant pas uniquement pour la gloire, dont les fumées grisantes ne s'accompagnent d'aucune vertu magique pour garnir une escarcelle en détresse.

Ce serait déjà beaucoup que d'aplanir les obstacles d'ordre matériel pour ceux qui débutent dans la carrière des lettres, de lancer leurs ouvrages et de les accréditer dans le public. Mais, au surplus, le sens pratique de cette administration se met au service d'une cause éminemment nationale, le développement de la production littéraire canadienne-française. Seuls peuvent faire partie de l'association les auteurs canadiens écrivant en français, ou les auteurs directement venus de France pour habiter le Canada. Il n'y a pas que des novices: les écrivains naissants y voisinent avec leurs aînés. Le champ d'activité de cette entreprise s'était borné tout d'abord aux romans canadiens inédits: mais l'affluence des propositions a eu tôt fait d'élargir ce domaine: le plus récent catalogue porte comme annonce, sur la couverture: Romans—Poésie—Théâtre—Voyages—Critique. Voilà des débuts pleins de promesses.

Le dernier ouvrage qui vient de paraître répond au programme de la première heure: c'est un roman écrit par une femme canadienne, sous le titre "L'Expiatrice". L'œuvre est bien canadienne, tant par le sujet que par le décor: l'auteur nous fait pénétrer dans un de ces "Foyers" où prennent volontiers pension des dames ou jeunes filles isolées dans la grande ville de Montréal. L'héroïne du roman a été recueillie par des mains charitables alors qu'elle habitait un des ignobles taudis dont certaines impasses, ironiquement décorées du titre d'"Avenue", nous offre l'affligeant spectacle dans la populeuse cité. En sortant du Foyer où elle avait trouvé asile, elle est transportée en

de riants paysages, depuis les environs de Montréal jusqu'au delà de Québec.

Mais dès le début, le roman prend une valeur humaine qui, sans lui enlever quoi que ce soit de la couleur locale, nous met en présence d'une vérité d'ordre universel, la terrible loi de l'atavisme, la loi mystérieuse des tares ancestrales se répercutant dans la suite de plusieurs générations. "L'Expiatrice" est la bien nommée: créature pitoyable, frêle plante courbée sous une destinée qui l'écrase, elle se redresse parfois pour être encore abattue, malgré la fraîcheur de sa jeunesse et l'éclat irrésistible de sa beauté. Née d'une race noble mais souillée de crimes, la jeune fille qui se débat contre le poids de son ascendance reste une fleur d'idéal et de vertu; elle rachète les forfaitures de la lignée, mais au prix de quels sacrifices!

L'auteur a une imagination plantureuse, riche en péripéties dramatiques. C'est bien un drame, un drame sombre qui se joue en ces pages poignantes; on dirait la fatalité antique, divinité inexorable acharnée sur sa victime, comme dans le théâtre shakespearien ou plus exactement dans le théâtre grec; par moments, on a l'illusion d'être transporté parmi les personnages d'Eschyle ou de Sophocle: Oedipe, expiant des fautes involontaires, ou mieux encore Iphigénie, s'immolant pour le salut des siens, semblent revivre dans les scènes de "L'Expiatrice".

La grande épreuve du dénouement est une crise de désespoir, mais dans un sens tout chrétien: cette âme pénétrée de foi et d'amour surnaturels, qui se destinait au cloître, voit le Ciel s'assombrir et partage le calice amer du Crucifié, jusqu'à l'apaisement final. Tentations de l'amour humain, calomnie résultant d'une affreuse méprise dans son entourage, doutes involontaires contre les plus saintes croyances, rien n'aura manqué à cette fille intrépide pour dompter la fierté farouche due à la noblesse native qui bouillonne dans son sang.

Il y avait là un thème d'une incomparable élévation, mais qui n'a pas été rendu intégralement. C'est une femme qui écrit: son cœur, meurtri peut-être comme celui de son héroïne, a doublé l'acuité de son esprit pour lui permettre de générer jusqu'aux fibres endolories les plus profondes de l'être très loin, en des analyses poussées très loin. Toutefois, de la femme-écrivain, elle a les insuffisances, imputables ici à la grandeur imposante du sujet; elle n'a pu dominer cette intrigue, l'asservir aux lois des proportions et de l'unité; l'exposition se prolonge et se perd jusqu'aux points les plus avancés du récit; certaines physionomies sont d'abord noyées et se précisent trop tard, ce qui nuit à la clarté. On ne peut exiger d'une sensibilité vibrante une logique impeccable; dans ce livre, les couleurs valent mieux que les contours du dessin; la richesse des tableaux compense largement l'imprécision des lignes.

Pour rendre ce roman parfait, il y aurait lieu également de refondre le style en maints endroits. Là où Andrée Jarret triomphe, c'est dans les scènes capitales, au paroxysme de la tension nerveuse; ailleurs, étant moins soutenue par l'inspiration, elle se fie trop à sa facilité: la phrase se relâche, les épithètes manquent de précision; les termes impropres, les tournures incorrectes se multiplient.

(Suite à la page 84)

L'AVENTURE D'UN ROMAN

LE "FRANCAIS" par DAMASE POTVIN

Ces jours derniers est paru en librairie le roman de M. Damase Potvin, secrétaire archiviste de la Société des Arts, Sciences et Lettres publiciste, journaliste, "Le Français" "roman paysan du "pays de Québec".

Voici comment dans l'Événement du 1er septembre on salue l'apparition de cet ouvrage:

La publication d'un roman canadien est toujours un événement. Notre littérature est encore si pauvre dans ce domaine. Il n'est donc pas surprenant que l'écrivain de chez nous qui se donne la peine d'écrire une œuvre d'aussi longue haleine rencontre partout des difficultés. Le "Français" a été trop bien partagé sous ce rapport. M. Potvin devait d'abord publier son livre à Paris. Tout était bâclé, et, il y a deux ans, il n'attendait plus que les épreuves pour soumettre ce nouveau roman au jury du prix David. Pour différentes raisons, que l'auteur donne dans sa préface, le livre ne put être édité à temps. Notre confrère attendit quelques semaines, quelques mois, puis, voyant que les négociations avec la maison d'édition de Paris menaçaient de s'éterniser, il redemanda son manuscrit, dont, en France, on faisait déjà des éloges. Finalement, ce sont les "Editions Edouard Garand" de Montréal, qui assumèrent la responsabilité de l'ouvrage. Ces jours derniers, M. Potvin, allait donner le bon à tirer lorsqu'il reçut une offre du "Monde Moderne", une autre maison d'édition française de Paris. Il n'était plus temps d'accepter cette offre et d'ailleurs l'auteur du "Français", qui, en s'adressant une première fois à Paris pour publier une œuvre purement régionaliste, avait dû faire violence à ses principes, ne tenait pas à recommencer son expérience de 1923.

En "guise de préface", l'auteur nous raconte lui-même les aventures de son "Français". Laissons-le parler.

"Le Français", dit M. Potvin, "devait être édité à Paris. Voilà un an (?) il a été reçu avec de grands éloges par le comité de lecture du "Monde Nouveau", maison d'éditions qui avait entrepris de publier des ouvrages canadiens. Mais la crise, sous toutes les formes et dans tous les domaines, qui sévit depuis la guerre, en France peut-être plus qu'ailleurs, et pour cause, a fait subir au "Monde Nouveau" l'une de ces épreuves financières si fréquentes notamment au Canada depuis que nous avons à déplorer la pratique de notre désastreuse loi fédérale des faillites.

"Toujours est-il qu'au moment où l'auteur du "Français" attendait, pour le signer, le contrat du "Monde Nouveau", il reçut, à la place, le texte d'une convention venant d'une maison nouvelle qui s'appelait "Les Editeurs Associés" et qui semblait avoir remplacé le "Monde Nouveau".

"Pour diverses raisons, l'auteur ne crut pas devoir accepter certains termes de cette convention qu'on lui proposait, en particulier le paiement des droits d'auteur en francs ce qui, on l'avouera, quand on connaît la différence des cours canadiens et français, constituait un assez solide motif de refus.

"Le résultat de trois années de travail au Canada payé en francs français, malgré le dédain qu'opposent les auteurs, à la formule de l'"auri sacra fames" ne pourrait vraiment satisfaire même l'ennemi le plus acharné du lucre. Le "primo vivere" du poète latin est connu des auteurs comme des autres mortels.

"Voilà pourquoi "Le Français", après avoir été accepté par le comité de lecture d'une maison d'éditions parisiennes, est édité à Québec aux risques et périls de l'auteur qui, sans être bien convaincu que son œuvre lui apportera fortune, espère du moins que ses compatriotes l'encourageront assez pour lui enlever la tentation de récidiver."

Dans sa préface, M. Potvin ne manque pas non plus de faire

profession de ses principes régionalistes et il cite, à l'appui de sa doctrine, des écrivains célèbres de la France moderne: Ernest Pérochon, Joseph de Pesquidoux, Jean Nesmy, Charles Sylvestre et Henri Pourrat.

Mais les québécois ont surtout hâte de savoir ce qu'il y a... derrière le "Français", un titre peu commun en notre littérature. M. Potvin nous permet de résumer, en quelques mots, l'intrigue de son récit. C'est d'abord un vieux paysan du Témiscamingue qui a perdu son épouse et son fils et auquel il ne reste plus qu'une, fille, jolie naturellement et, comme Maria Chapdelaine, patriote jusqu'au fond de l'à me. Le vieux paysan ne veut pas vendre sa terre, qu'il entend passer à un gendre qui, autant que lui, saura la comprendre. Les prétendants ne manquent pas car Marguerite est avenante et le vieux Morel est riche. La jeune fille partage les nobles sentiments de son père. C'est pour cela qu'elle résiste à toutes les demandes en mariage, les jugeant par trop intéressées. Un jour, quelle n'est pas la surprise du père en apprenant que Marguerite est éprise pour tout de bon, mais éprise de qui? De l'engagé de la ferme, un Français qui a fait la guerre, qui est venu au Canada chercher du travail et que les Morel ont recueilli presque mourant sur la grande route. Le père essaye de dissuader sa fille d'épouser cet étranger, ce sans le sou. Finalement, c'est Marguerite qui gagne la partie. Pendant que ses faux prétendants retournent qui à la ville, qui aux Etats-Unis, elle épouse son Français qui, lui, saura conserver et défendre le bien paternel. L'américanisme envahit jusqu'à nos campagnes. Pour en triompher, l'auteur, sans le dire, semble se demander si le meilleur moyen n'est pas encore de retourner en France, chez les aïeux, qui, malgré certaines défections, sont encore prêts à remplir pour nous le grand rôle des Hébert et des Couillard, celui des Brébœuf et des Lallemand.

L'apparition du "Français" ne manquera pas de susciter un grand intérêt (le talent de son auteur est connu) et nous souhaitons plein succès à M. Damase Potvin.

(Suite de la page 79)

diens et américains; on les trouvait même dans la fameuse légion étrangère de France. Qui n'a entendu parler des héros de Vimy et de Neuville-Saint-Vaast. Neuville-Saint-Vaast où il y a quelques jours seulement on élevait un grand calvaire surmontant un soldat canadien mourant dans un cri pour la France, cérémonie à laquelle assistait comme représentant, officiel du Canada son Haut-Commissaire à Paris un Canadien-Français, Monsieur Louis-Philippe Roy.

Fils aîné de la France, le Canada n'a jamais failli et ne faillira jamais au sang qui coule, dans ses veines. car c'est le sang de la nation la plus noble, la plus brave et la plus généreuse qui soit au monde. Et la France peut-être fière de son fils aîné qui a su conquérir et, une fois conquise, garder sa place dans le monde, malgré tous les obstacles, sans l'aide de personne, tout seul.

L'OMBRE DANS LE MIROIR

Poèmes par Jean Charbonneau
Lauréat de l'Académie Française.

par Aimé Plamondon.



Chaque fois qu'on commence à lire un recueil de poèmes de M. Jean Charbonneau, on éprouve la même sensation. Il nous semble entrer dans un monde nouveau où la pensée est tellement pure, tellement haute, tellement dénuée de fades artifices et de concessions faciles au goût du vulgaire, que nous nous demandons un instant si nous sommes vraiment dignes de la faveur qui nous est faite et si nous ne ferions pas mieux de nous retirer dès le seuil de ce domaine mystérieux, étrange, que défendent peut-être de fantastiques dragons.

Mais pour peu que l'on persiste à vouloir pénétrer dans la place, un charme singulier opère en nous. On dirait, en effet, que notre esprit devient plus subtil, que les horizons de notre pensée se reculent à l'infini, enfin que toutes les précieuses facultés de notre âme se dilatent et se dédoublent pour nous permettre de mieux comprendre, de sentir plus vivement, de souffrir plus notablement, d'aimer plus tendrement, plus idéalement.

Car, cela nous paraît bien être la caractéristique essentielle du beau talent de M. Charbonneau cette faculté puissante de nous suggérer des pensées qui nous pénètrent, nous troublent, nous enveloppent, et qui, nous le sentons bien, ne vous quitteront plus jamais complètement parce qu'elles s'identifient avec les fibres les plus secrètes de notre cœur.

Le philosophe distingué qu'est M. Charbonneau nous a conviés cette fois à faire, en sa séduisante compagnie, l'immuable voyage qu'accomplit ici-bas tout homme intelligent et sensible, vers la conquête du bonheur.

Nous aurions peut-être hésité entreprendre cette route trop connue de l'éternel enfant prodigue sur la seule invitation du philosophe, mais le poète s'est mis de la partie, nous appelant d'une voix si douce, si berceuse, si caressante, malgré son timbre mélancolique, que nous avons cédé et nous nous sommes mis à suivre une à une les étapes du triste pèlerinage d'où l'on revient si las, si désenchanté, pour contempler, suprême ironie, dans le miroir glacé de l'expérience, l'ombre décharnée de ce qui fut notre rêve.

"Tout homme en songe a vu la forêt merveilleuse"

"Où la Nymphe Jouvence, avec un front serein,"

"S'ébat dans la Fontaine à l'eau miraculeuse."

"Et tendrement lui tend la main."

(JOUVENCE).

Et fort des illusions radieuses que développe en lui cette idéale vision, il part, le pauvre mortel, à la poursuite de la Chimère. Il s'en va à travers la forêt touffue des espoirs où chante une brise plus douce que la voix des sirènes, où les sources claires mirent des soleils d'or, des lunes d'argent, où les fleurs ont des parfums qui versent l'ivresse, où les grands arbres forment de leurs rameaux enlacés des nids adorables où il semble que se peuvent abriter toutes les extases.

C'est la période des "éblouissements", l'âge d'or du rêve:

".....pèlerin que l'on n'attendait pas"

"Et que le vent capricieux vers nous apporte,"

"A qui tout simplement on ouvre les deux bras"

"Alors qu'il rit ou pleure au seuil de notre porte."

(LE REVE)

Ah! le beau voyage! Comme il est bon, comme il est doux, de se confier sans réserve à la Nature maternelle qui nous prodigue sans compter ses indiscibles trésors, qui nous comble de ses inexprimables caresses, qui nous fait participer à sa vie éclatante et multiple! On oublie tout ce qui n'est pas exclusivement cette ivresse, on oublie tout, même le temps;

"Le Temps n'existe pas, n'en compte pas les heures."

"Qu'il ne soit pas l'objet de tes inquiétudes."

"Prépare avec amour la grande œuvre mûrie,"

"Et moque-toi du Temps qui marche sans arrêt:"

"Tout rêve intérieur a sa route fleurie".

"Pourvu que la Beaute nous livre son secret."

"Alors, un beau destin couronnera ton front;"

"Tu parviendras au but que tu voulus poursuivre."

"Et tu te survivras lorsque d'autres mourront."

(LE TEMPS)

Oui, tout cela est superbe, tout cela est parfait et le voyageur semble devoir cheminer éternellement dans le divin sentier où les chants des oiseaux amoureux et le murmure des ruisseaux diaphanes étouffent jusqu'au bruit de ses pas.

Erreur profonde, erreur absolue que le poète, va nous faire cruellement comprendre et sentir.

Toutes ces splendeurs, toutes ces merveilles, tous ces éblouissements n'étaient que des mirages

et les plus trompeurs, les plus décevants, les plus vains des mirages.

Ce qui est vrai, ce qui ne trompe pas, ce qui nous accompagne partout et sans cesse, ce qui enfin demeure à jamais avec nous et en nous au point de s'identifier totalement avec notre être, ce sont les tristes, les amers, les lamentables "désenchantements" dont la poignante évocation constitue la plus considérable et la meilleure partie de "L'Ombre dans le Miroir".

Nous osons croire et affirmer que lorsqu'il s'agit de rendre avec une énergie incomparable, en des accents tour à tour hautains, émouvants et sincères l'inanité de l'existence. le vide des illusions, la fragilité des rêves, M. Charbonneau connaît peu de supérieurs et encore moins d'égaux parmi les meilleurs poètes du siècle dernier. Il s'apparente aux plus grands qu'il rappelle souvent, qu'il étale parfois, conservant toujours dans chacune de ses pièces une personnalité bien distincte dont le charme fait naître en nous une affectueuse sympathie, même lorsque nous ne pouvons faire nôtres en leur entier les idées qu'il exprime, les doctrines auxquelles il se complait.

Sur plusieurs points, par exemple, hâtons-nous de déclarer que nous sommes en plein accord de cœur et d'esprit avec le poète. Ainsi, lorsqu'il célèbre le Passé:

"Aucun filtre enchanteur n'efface le Passé"
 "Qui reste le poème ému dont on s'enivre,"
 "Le persistant écho par qui l'on est bercé."
 "Et dont nulle puissance humaine ne délivre".

(LE FLEUVE LETHE)

Quand même l'existence serait aussi triste que le prétend l'artiste, ce que nous ne voulons pas croire, la vie vaudra toujours la peine d'avoir été vécue, ne fût-ce qu'à cause des souvenirs du passé heureux qui chantent, à certains jours, dans la mémoire et dans le cœur de tout homme, quelque infortuné qu'il soit, quelque désabusé qu'il puisse être!

Oui, la vie mérite d'être vécue, oui, elle mérite les luttes que nous livrons pour la conquérir, la défendre, la conserver et la rendre aussi douce, aussi attrayante qu'il se peut, car après tout, la vie est la source d'incomparables satisfactions de toutes sortes dont la moindre a droit à notre hommage le plus éclatant, le plus enthousiaste.

Et parmi les satisfactions, il importe de compter la pure émotion d'art que nous procure la découverte d'un poème ravissant comme "Le Pêcheur" perle exquise à l'incomparable orient, qui illumine de son éclat somptueux "l'Ombre dans le Miroir". Le joyau est certes trop précieux pour qu'on tente

de le démontrer et nous l'offrons dans tout son éclat à l'admiration des connaisseurs:

LE PÊCHEUR

Lassé d'avoir en vain tendu son lourd filet,
 Un pêcheur inconnu maintenant s'en allait
 Sur une mer sans rides où, dépouillant leurs voiles,
 Nymphes des calmes eaux se plongeaient les étoiles.
 Il semble que l'écrin entier des firmaments
 A versé dans les flots ses plus purs diamants,
 Ses jaspes, ses saphirs, ses calcédoines blondes,
 Ses béryls, ses rubis, tous les trésors des mondes.

Dispersés au hasard des vastes profondeurs.
 Et parmi ces clartés, et parmi ces splendeurs,
 Tour à tour Orion, Bételgeuse, Andromède,
 Pégase au col rétif, l'insolant quadripède
 Terreur de la Chimère, Aldébaran, Vénus
 La déesse de Guide, et le pâle Arcturus,
 Sirius, le Lion, les Gémeaux, le Navire,
 Et Véga rayonnant au centre de la Lyre.
 Le Bouvier, la Couronne, et la Grande Ourse au nord,
 Prodiges en beautés, rivalisent d'effort,
 Et dilatent soudain leur brûlante paupière
 Répandant tout autour tant d'or et de lumière,
 Tant de pourpres rayons, tant d'éblouissement,
 Que la mer, ce miroir du calme firmament,
 A ces heures depuis tantôt silencieuses,
 Se transforme en un puits de pierres précieuses.

Devant la vision subite, émerveillé
 De voir tant de trésors dans le flot constellé,
 Le pêcheur qui, depuis l'enfance, sans envie,
 A, dans la paix du cœur, vécu sa simple vie,
 Et que des songes vains n'ont jamais torturé,
 Par une soif brutale est alors dévoré.
 Comme ceux qui, tentés par l'attrait du mystère,
 Ont atteint la fuyante et trompeuse Chimère,
 Et l'ayant possédée en leurs bras un moment,
 Pensent rendre éternel ce court enchantement,
 L'Espérance soudain éclaire son visage.
 Il s'émerveille de l'ébouissant mirage;
 Et leurré du désir dont s'emplissent ses yeux,
 Il plonge son filet dans le flot merveilleux.

Pendant toute la nuit, sans faillir à la peine,
 Sans détourner son front et sans reprendre haleine,
 Tenant de ses deux mains son lourd filet tendu,
 Il puise dans l'immense écrin, tout éperdu
 De la crainte de voir se fondre en l'eau perfide
 Les trésors dont pourtant son filet reste vide.
 Néanmoins, sans répit, le pêcheur, transporté
 D'une joie infinie et de félicité,
 A rempli jusqu'aux bords sa barque des richesses
 Qui lui versent à flot leurs futures ivresses.
 Mais alors que le soir s'enfuit, agonisant,
 Les astres au regard sans cesse frémissant,
 Redoublent plus encor leur flamme inépuisable,
 Et leur clarté pour lui devient insoutenable.
 Si bien que, tout ému de son rêve vermeil,
 Semblable à celui-là qui fixant le soleil,
 Sent d'une épaisse nuit s'appesantir les voiles,
 Le pêcheur inconnu, l'humble pêcheur d'étoiles,
 S'aveugle des bonheurs un seul instant atteints,
 Et quand paraît le jour ses yeux se sont éteints".

Quand vous avez savouré, une larme au bord des paupières, ce petit chef-d'œuvre d'amertume hautaine et mélancolique qui évoque si puissamment toutes les illusions chatoyantes, toutes les perspectives rutilantes de votre jeunesse, pêchées au gré de vos espérances, immenses comme la mer, et jetées pêle-mêle dans la barque de votre rêve pour vous rappeler ensuite l'instant funeste où, aveuglé par l'atroce expérience, vous avez été tenté de ne plus voir dans la vie que la couleur uniforme des déceptions, des regrets, des désenchantements vous êtes devenu un ami fidèle, un admirateur sincère du talent et de la manière de M. Charbonneau.

Il pourra parfois, dans la suite, vous irriter un peu par son goût extraordinaire pour les personnages de la mythologie, il pourra aussi, si vous êtes un rigoriste, vous surprendre, vous inquiéter, à certains instants, par quelques tournures de phrases inattendues, il pourra enfin vous faire regretter son apparent parti-pris d'exalter dans son œuvre la Fable et la Légende aux dépens du côté surnaturel et spiritualiste de notre existence, en dépit de tout cela, vous conserverez au poète votre haute estime et vous souhaiterez de lire encore prochainement un de ses recueils.

Et vous aurez raison, car c'est avec des œuvres comme "L'Ombre dans le Miroir" qu'un éclat vraiment lumineux, vraiment durable, se répand enfin sur toute notre littérature canadienne et que notre poésie se confond de plus en plus harmonieusement avec la haute poésie française qui est une des expressions humaines les plus parfaites de la Pensée, de la Beauté.

NOTRE FRONTISFICE

Un écusson de la vieille France

Depuis quelques jours le vieil écusson des rois de France que nous enlevait au cours de la célèbre bataille des Plaines d'Abraham le général Murray et qui, pendant 166 ans, a orné la salle du conseil municipal de la ville de Hasting, est déposé dans une voûte de notre hôtel de ville où il attend la cérémonie du 9 septembre au cours de laquelle l'honorable M. Peter-C. Larkin, Haut-Commissaire du Canada à Londres, en fera officiellement remise au maire Samson, pour qu'il occupe de nouveau une place d'honneur dans le vieux Québec où, malgré un siècle et demi de domination anglaise, rien n'a changé.

Grâce à la courtoisie du secrétaire du maire, qui est en même temps le second assistant-greffier du conseil de ville de Québec, un représentant du Terroir a pu, admirer tout à loisir cette relique d'un grand passé.

L'écusson de Québec est en bois peint et mesure quatre pieds et deux pouces de hauteur. Trois fleurs de lys sont dessinées au centre dans un cadre bleu entouré d'une chaîne d'or qui se termine par la croix de Saint-Louis, décoration que le roi accordait aux gouverneurs de la Nouvelle-France. Des feuilles d'acanthé et de lauriers terminent l'ornementation du trophée qui est surmonté par une couronne rouge et or. De chaque côté de l'écusson on remarque la lettre L, pour Louis, roi de France. S'agit-il de Louis XIV, le Grand Roi ou de Louis XV, le Bien Aimé..... de la Pompadour? M. Charles Huot, qui a bien examiné le trophée optait pour Louis XIV à cause de la sobriété relative du style qui caractérise cette merveille. Au temps de Louis XV

le sculpteur se fut permis plus de fanfreluches, s'il est permis de s'exprimer ainsi en parlant d'art.

Les couleurs de l'écusson sont vives et encore rayonnantes. La chose s'explique, M. Larkin, a déclaré à ce sujet au maire: "Votre écusson aurait l'air bien vieux mais la ville de Hasting, qui y tenait beaucoup, l'a fait restaurer par un grand artiste il n'y a pas plus de vingt ans. Le trophée ne perd pas sa valeur pour tout cela et vous pourrez voir à gauche une craquelure faite par le temps". La craquelure existe, en effet.

C'est là le cadeau de la ville de Hasting. M. Larkin s'est montré lui-même fort généreux en donnant à la ville de Québec, un piédestal pour ce trophée.

L'écusson, quand il était encore la propriété de la ville de Hastings, surmontait une plaque de cuivre. Cette plaque reste à Hasting sous la réplique du trophée qui vient d'être remis à Québec. Voici ce qu'elle contient:

CET ECUSSON

fut enlevé d'une des portes de Québec au temps où la conquête de cette ville fut opérée par les forces navales et terrestres de Sa Majesté (en l'année mémorable 1759) sous le commandement des amiraux Saunders et Holmes et des généraux Wolfe, Monckton, Townser et Murray, qui devint plus tard le cinquième gouverneur anglais et fit cadeau de ce trophée de guerre à cette municipalité dont il était l'un des magistrats.

En refermant la voûte qui gardera l'écusson jusqu'au 10 septembre le secrétaire du maire, M. Chouinard, nous déclarait que probablement le trophée de la ville de Hasting sera placé dans la salle du Conseil de ville sur la galerie qui fait face au fauteuil du maire.

Mais avant, l'écusson aussitôt après la cérémonie de l'Esplanade, sera descendu au Parc de l'Exposition Provinciale où il sera placé dans le Salon du Terroir de la Société des Arts, Sciences et Lettres.

D'OU VIENT CET ECUSSON.

La théorie du peintre québécois, M. Charles Huot, qui veut que cet intéressant trophée remonte à Louis XIV plutôt qu'à Louis XV, a été confirmée par un de nos meilleurs historiens, l'archiviste de la province, M. le commandeur Pierre-Georges Roy. M. Roy a déclaré aux journalistes que si réellement l'écusson ornait une porte du vieux Québec au temps de la conquête, comme le veut la tradition il doit remonter à Louis XIV, les anciennes fortifications et portes de Québec ayant été construites sous le Grand Roi. L'archiviste en chef de la province ajoutait que ce n'est pas une restitution que vient de faire la ville de Hasting à Québec. En gardant ce trophée, Murray agissait suivant les coutumes de l'époque. Il était de tradition, en effet, que les armes d'une ville conquise appartenissent ensuite au roi d'Angleterre. Murray donna l'écusson de Québec à la ville de Hasting et il ne fit qu'user de son droit. Hasting ne peut pas être considérée comme ayant participé à une injustice et elle ne fait pas une restitution mais accomplit un acte d'exceptionnelle courtoisie envers Québec et le Canada en nous remettant un pareil trophée.

(Suite de la page 80.)

N'importe! Les auteurs canadiens auraient tort d'attendre la perfection de leur littérature nationale pour affronter la publicité; la perfection est, du reste, relative en tout; on découvre des taches jusque dans les plus grands auteurs des nations parvenues à l'âge mûre. C'est donc à bon droit, pour en revenir à notre idée première, que la maison Edouard Garand assure la publication de tels ouvrages: L'Expiatrice"" méritait de voir le jour, de par son caractère pathétique, tout palpitant d'émotions chrétiennes. Les lecteurs, passant condamnation sur les défauts sont ils sont avertis, se laisseront remuer jusqu'au fond de l'âme, au spectacle de ce sacrifice angoissant de l'Iphigénie canadienne.

Abbé F. CHARBONNIER,
Docteur ès lettres,
Lauréat de l'Académie Française.

Tél. 5338 Tél. soir: 6985

C. JOBIN

LIMITÉE

182-184 Latourelle
QUÉBEC

CONSTRUCTION ET
REPARATION DE BA-
TISSES DE TOUS GEN-
RES. MENUISERIE DE
TOUTES SORTES.

**Spécialité : Érection de
bâtisse à l'épreuve
du feu.**

Lisez et Faites Lire

“LE TERROIR”

Revue mensuelle illustrée de langue française
publiée à Québec depuis cinq ans.

L'ORGANE DE

La Société des Arts, Sciences et Lettres

DE QUÉBEC

fondée il y a sept ans pour un motif patriotique :

Coopérer au travail de la survivance.

Rédaction exclusive et inédite

Illustration originale et pittoresque

Encourager les personnes et les choses de chez nous
c'est faire œuvre de fierté nationale.

“SOYONS MODERNES”

Tél. 2-7595



W.B. Edwards

PHOTOGRAPHE

227, rue ST-JEAN

QUÉBEC



SPÉCIALITÉ:

—
Vue panoramiques
Nous développons
et imprimons
pour les amateurs

Artistes
Dessinateurs

- o -

Photogravure

- o -

Clichés
et
Illustrations
en
TOUS
GENRES

ILLUSTREZ !!

**QUEBEC
PHOTO**

ENGRAVERS REG.

421 RUE ST-PAUL
TEL: 7856 QUEBEC



Artists
Designers

- o -

Photo
Engravings

- o -

Cuts and
Illustrations
in
EVERY
STYLES



Une des meilleures organisations administratives au monde

La Commission des Liqueurs de Québec est administrée de façon parfaite

LA COMMISSION des Liqueurs de Québec est de création assez récente, et cependant son administration est considérée dans tout le Dominion comme un véritable modèle. Il y a dans la Commission six services distincts: Bureaux et Comptabilité, Magasins, Entrepôtage et Embouteillage, Surveillance et Police, Infirmerie et Laboratoire.

Chacun de ces services est dirigé par un chef éprouvé et que la Commission n'a engagé qu'après avoir obtenu la certitude de sa compétence. Tout le personnel est également choisi avec beaucoup de soin et le public en est évidemment satisfait car les plaintes contre les employés sont rares. La courtoisie du personnel des magasins, qui est le plus en contact avec le public, est vivement appréciée.

Les bureaux et le service de comptabilité de la Commission ont été organisés dès les débuts par des hommes d'affaires d'expérience, des comptables qui avaient comme bases à leur système de tenu de livre la simplicité et le bon ordre.

Les magasins de la Commission font l'admiration des étrangers. Tout y est d'une propreté si grande et d'une apparence si irréprochable que l'acheteur en y entrant éprouve tout de suite de la confiance envers ceux qui ont assuré à notre province cette institution. Tout y respire la modération. Il n'y a aucune affiche pour inviter l'acheteur à se procurer tel produit plutôt qu'un autre. Encore là, le bon ordre règne.

L'entrepôtage et l'embouteillage sont dans un même service et sont dirigés par des experts qui voient à la conservation des vins et des liqueurs, à la température qu'il faut pour en préserver le goût et l'arôme, et observent sur ce point toutes les règles des maisons ancestrales.

Le service de surveillance et de police est dirigé par des hommes qui joignent à l'expérience une connaissance parfaite du problème des liqueurs. La surveillance s'exerce d'abord sur les détenteurs de permis qui doivent donner l'exemple de l'observance la plus rigoureuse de la loi. Les contrebandiers et les trafiquants d'alcool clandestin (qui peuvent être considérés comme des empoisonneurs publics) sont poursuivis sans pitié dès que la Commission est au courant de leur criminelle industrie.

Vu le nombre considérable de ses employés, la Commission a aussi créé un service d'infirmerie, attaché à ses établissements. Au cours de l'année 1923-24, un grand nombre de cas d'accident ou de maladie ont été menés à l'infirmerie. On a là une preuve incontestable de l'utilité de ce service humanitaire.

La Commission des Liqueurs s'enorgueillit d'avoir organisé un laboratoire qui doit être fort apprécié du public. L'une des principales ambitions de la Commission était d'offrir au public des liqueurs de première qualité. Il fallait pour cela en assurer une analyse sévère. Dans les premiers temps de son administration la Commission faisait analyser tous ses produits, par les plus grands analystes du pays, la compagnie Milton Hersey et la compagnie J. T. Donald. Aujourd'hui, toutes les analyses sont faites au propre laboratoire de la Commission.

2,155 analyses de différents vins et liqueurs ont été faites au laboratoire pendant l'année 1923-24. En voici la liste complète:

Déterminations d'alcool.....	81
Analyses d'alcool.....	117
" de Brandy et Cognac.....	116
" de Gin.....	131
" de Liqueurs.....	29
" de Rhum.....	45
" de Whiskey.....	285
" de Vin.....	645
" diverses.....	706
Total des analyses.....	2,155

Ces chiffres démontrent que la Commission ne livre au public aucun produit, vin ou liqueur, sans le faire analyser.

EXTRAIT du témoignage du président de la Commission des Liqueurs à l'enquête parlementaire tenue à Québec sur ses opérations:

Question.—“M. le président, pouvez-vous donner une idée de l'organisation que vous avez au point de vue administratif?”

Réponse.—“Je passerai peut-être pour vouloir nous vanter mais je prétends que c'est la meilleure organisation qu'il y ait au monde. Elle peut être comparée facilement avec celle du C.P.R. Toutes les précautions sont prises sous tous les rapports, pour la liqueur alcoolique, quand on la reçoit, jusqu'à ce qu'elle soit embouteillée pour être livrée aux magasins et jusqu'à ce qu'elle passe entre les mains de la clientèle. Rien n'est négligé.”

Question.—“Sous le rapport de la propreté?”

Réponse.—“Sous le rapport de la propreté et sous tous les rapports.”